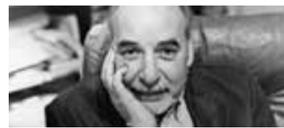


- III. Entretien avec Dominique Vidal
IV. Des chiffres et des lettres
V. Un Liban incertain, une démocratie indécise

- VI. France-Syrie ou la diplomatie du levier
VII. Tahar Ben Jelloun, les punis du roi
VIII. Un certain M. Désérable



Édito

On prend les mêmes et on recommence!

Les élections législatives de mai prochain n'auraient rien de bon et s'annoncent comme un nouveau blanc-seing octroyé aux députés actuels et à certains anciens sbires du régime syrien qui nous reviennent en prime pour persévérer dans la voie du marasme et de la corruption qui miment ce pays. Le tandem chiite, par exemple, a repris quasiment les mêmes têtes – qui avaient montré leurs limites par le passé – en pimentant ce plat réchauffé d'une unique candidate féminine et d'une figure délibérément provocatrice. Les autres communautés ne sont pas plus courageuses, avec une part très limitée accordée à la gent féminine et la présence d'inamovibles dinosaures à l'incompétence déjà testée. Quant à la société civile, elle nous offre un melting-pot tellement bigarré qu'il n'est pas sûr qu'elle puisse enregistrer des percées notoires...

L'enjeu de ces élections est pourtant crucial: veiller à ce que le Liban puisse préserver sa neutralité et la politique de distanciation qui l'a mis à l'abri des tempêtes qui ravagent le Moyen-Orient; édifier enfin un État de droit; mettre un frein au désastre écologique; dynamiser une économie moribonde, malmenée par les dernières mesures fiscales; assurer aux citoyens les services qu'ils ont en droit d'attendre dans un pays prétendant «civilisé»; pomper enfin le pétrole, loin des convoitises et des magouilles habituelles, avant que cette source d'énergie ne devienne obsolète. Et le peuple, dans tout ça? Tributaire de listes préfabriquées, incapable de faire du panache parce que la nouvelle loi l'interdit, habitué aux autobus qui emmènent les électeurs en masse comme du bétail à l'abattoir, il reste stimulé par son instinct confessionnel, prisonnier d'un système de clientélisme, ouvert aux espèces sonnantes et trébuchantes susceptibles de donner plus de «valeur» à sa voix. Comment, dans ces conditions, espérer un changement?

En mai prochain, hélas, tout porte à croire que le nouveau Parlement ne sera qu'une pâle copie de l'actuel, avec des femmes en moins et des voyous en plus. Il y a bien longtemps, un économiste étranger, qui avait plâché sur la réforme de notre pays, avait conclu son diagnostic par un fataliste: «Que la Vierge de Harissa protège le Liban!» Prions donc.

ALEXANDRE NAJJAR

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction: ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.
Coordination générale: HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MÉDAWAR
Correction: YVONNE MOURANI

Contributeurs: ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABU DIB, NADIA LEILA AÏSSAOULI, NADA CHAOUL, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, WILLIAM IRIGOYEN, HENRY LAURENS, PIERRE LEROY, JEAN-CLAUDE PERRIER, BAHJAT RIZK, OLIVER ROHE.

E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Élias Khoury dans les interstices du silence palestinien

Élias Khoury embarque le lecteur sur les pas d'Adam Dannoun, vendeur de falafel résidant à New York et marqué comme tant d'autres Palestiniens par la *Nakba*, la Catastrophe qu'a représentée la naissance de l'État d'Israël. Page après page se déploie une histoire enfouie, celle d'un peuple qui a dû oublier pour vivre mais a effacé par là même les traces d'une double humiliation: celle de la mort et des ghettos édifiés par les vainqueurs de 1948. Rencontre à Paris.

Quelle est la raison qui vous a poussé à écrire un tel livre?

Il y en a plusieurs en fait. J'ai toujours été fasciné par l'idée d'écrire sur des romans écrits par d'autres. Je voulais parler de Ghassan Kanafani, d'Amos Oz, d'Émile Habibi et de Waddah al-Yaman, poète anté-islamique. La deuxième raison pourrait avoir été l'idée de poursuivre *La Porte du soleil*. À la fin de ce roman, après avoir fait l'éloge de Younés, le personnage de Khalil entame une longue marche. Je me suis toujours demandé où allaient l'emporter ses pas. Après, je me suis rendu compte que ce militant du Fatah était parti pour la Palestine. Troisième raison: j'ai été très étonné d'apprendre qu'il y avait eu des ghettos en Palestine: Lydda, Ramle, Haïfa, Yaffa. Non seulement dans les grandes villes mais aussi dans les villages. Dans certains endroits il a été impossible, pendant de longues années, de s'y déplacer sans autorisation. L'existence de ces ghettos est méconnue. Ça m'a tellement bouleversé que j'ai commencé à rassembler des histoires qui s'y sont déroulées. Il fallait parler de ce non-dit qui subsiste jusqu'à aujourd'hui dans les discours palestiniens, arabe et international. Mais il y a une quatrième raison. Un moment j'ai «rencontré» Adam Dannoun. Ce personnage m'est apparu littéralement. Il m'a d'autant plus fasciné que, dans les carnets qu'il a laissés, il a dit ne pas aimer *La Porte du soleil* et son auteur. Toutes ces raisons se sont mélangées. J'ai alors commencé le roman.

Dans un autre de vos romans, *Le Coffre des secrets*, vous citez un proverbe indien: «Ton nom est ton destin.» N'est-ce pas une phrase qui s'adapte parfaitement au personnage d'Adam?

Précisons une chose d'abord. Manal, la mère d'Adam, voulait donner à son fils le prénom de son géniteur, Hassan. Mais les habitants du ghetto ont refusé ce choix. Pourquoi? Parce qu'Adam est le premier à être né dans cette prison installée après la Catastrophe, la *Nakba* de 1948. Celle-ci est évidemment à l'origine de son destin. Lequel est des plus problématiques. Adam a cinquante-cinq ans lorsqu'il apprend à New York, où il habite alors, les circonstances réelles de sa naissance. Il découvre qu'il n'est pas le fils du grand martyr Hassan Dannoun, l'homme qui a défendu sa ville, Lydda. Durant toute sa vie, dans la Palestine israélienne, Adam joue avec son identité. À l'école, quand on lui demande d'où il vient, il répond: «*Du ghetto*.» Ses copains de classe pensent qu'il s'agit de Varsovie. Il invente un père juif. Petit à petit, il s'aperçoit que cette multiplication d'identités n'est plus un jeu. C'est son destin d'être multiple. Sans identité véritable donc.

Toujours dans *Le Coffre des secrets* vous écrivez: «Le secret est à la fois ce qui est caché et ce qui



© Kheridine Mabrouk

Présenté comme la suite de son plus célèbre livre *La Porte du soleil*, le nouveau roman d'Élias Khoury, *Les Enfants du ghetto*. Je m'appelle Adam, est en fait le premier d'une trilogie qui est tout autant, à en croire son auteur, une réflexion sur les identités palestinienne que juive.

est déclaré.» Dans ce nouveau roman, il est davantage question de silence. Celui-ci est-il un secret encore plus caché, tellement enferrmé qu'il emprisonne la tragédie, la fait oublier?

C'est le contraire. Le projet de ce livre était d'établir un dialogue entre la parole et le silence. L'incarnation de cette tentative

«C'est là justement où réside la valeur de la littérature selon moi. C'est la façon de donner de l'ombre à un monde sans ombres et de pénétrer ses secrets.»

Ces histoires de ghetto sont-elles méconnues en raison d'une volonté de falsifier l'histoire?

Quand j'ai écrit *La Porte du soleil*, je me suis aperçu que les Palestiniens eux-mêmes ne connaissaient pas ces histoires. Pourquoi? Parce que ce peuple a été entièrement détruit. La vraie *Nakba* n'est pas la purification ethnique ou les massacres. La vraie Catastrophe est que les Palestiniens ont été privés de leur nom. Les Palestiniens d'Israël sont appelés les «Arabes israéliens».

Ceux de Cisjordanie sont devenus des «Jordanais». Les Palestiniens de Syrie et du Liban sont devenus des «réfugiés». Tout a été perdu, même le nom. Il y a beaucoup de choses dans ce que je suis en train de vous raconter qui n'ont pas été écrites. Y compris par mes propres maîtres: Mahmoud Darwich ou Edward Saïd. Même eux n'ont jamais vraiment raconté ce qui s'est

passé en 1948. Dans *L'Optimiste*, Émile Habibi mentionne les noms de villages détruits en Galilée. Mais il n'y a pas une seule histoire sur eux. Ghassan Kanafani dans son livre *Des Hommes dans le soleil* ne dit pas non plus de quels villages sont originaires les trois Palestiniens qu'il évoque. La conscience palestinienne est née autour d'un symbole. C'est énorme mais cela ne suffit pas. Après la sortie de *La Porte du soleil* j'ai fait beaucoup de rencontres dans les camps de réfugiés palestiniens où, pendant sept ans, j'ai travaillé (Chatila, Sabra, Burj el-Barajneh, Ain el-Hilweh). À chaque fois, les gens étaient étonnés. Ils ne connaissaient pas leur propre histoire. Laissez-moi vous raconter autre chose. J'ai enseigné à New York University.

Au terme d'un cours, une femme vient me voir et me dit qu'elle veut désormais suivre mon enseignement. Je lui dis de régler cette question avec l'administration. Elle répond qu'elle n'est pas étudiante mais que j'ai le devoir de l'accueillir. Pourquoi? Parce que, me dit-elle, sa famille est de Nazareth. Elle m'explique que son père est resté muet sur les événements de 1948 jusqu'à ce qu'elle lui offre *La Porte du soleil*. Personne ou quasiment ne parle de ces ghettos. C'est terrifiant. Maintenant que tous les mythes d'une paix négociée se sont définitivement envolés et qu'Israël devient de plus en plus un État d'apartheid, il faut l'évoquer. Cela permet de parler

d'aujourd'hui. Car il ne faut pas dire que la *Nakba* a eu lieu en 1948. Il faut dire qu'elle a commencé en 1948 et qu'elle continue soixante-dix ans plus tard.

Le choix du mot «ghetto», très lié à l'histoire juive, est-il le meilleur?

Ce sont les soldats israéliens qui ont enseigné le mot «ghetto» aux Palestiniens. Ces derniers ne le connaissaient pas avant d'en vivre la réalité. Ils ont d'abord cru qu'il signifiait «quartier». Cette observation me permet de dire que *Les Enfants du ghetto* est un roman sur deux expériences: palestinienne et juive. Il aura d'ailleurs une suite. Il est le premier volet d'une trilogie que je suis en train d'achever. Sans trop dévoiler de choses, je peux vous dire que celle-ci emmènera le lecteur à Varsovie notamment. Pourquoi? Parce qu'Adam, Palestinien d'Israël, a été dans une école juive. L'année du bac, les enfants doivent se rendre dans la capitale polonaise ainsi qu'à Auschwitz. Dans le second tome, on apprend que le grand-père de Dalia, la copine d'Adam, a été au ghetto de Varsovie.

Autre citation tirée de votre dernier roman: «C'est là justement où réside la valeur de la littérature selon moi. C'est la façon de donner de l'ombre à un monde sans ombres et de pénétrer ses secrets.» Que veut dire cette phrase?

Adam est un personnage inventé mais «réel». C'est lui qui m'a fait découvrir un autre aspect de la littérature. Moi, je ne suis que son ombre. Dans la littérature arabe classique il y a une notion très importante: le duel. L'interprétation du duel, selon Adam, c'est le fait de parler avec son ombre. C'est l'âme qui se divise en deux.

Cette notion de dualité revient souvent dans vos livres. Vous rappelez d'ailleurs cette citation de Mao dans *Sinalcol*: «Un se divise en deux.» Diviser permet de régner. Cette phrase viserait-elle en particulier les autorités israéliennes successives qui mettent leurs citoyens dans des catégories?

En Espagne, durant l'Inquisition, les non-chrétiens avaient trois possibilités: se convertir, partir ou

rester et mourir. Les Israéliens, mus par une conception raciste, appliquent ce principe. Ils n'ont jamais imposé aux Palestiniens leur religion ou leur langue. Mais il y a des programmes spécifiques en arabe pour les Palestiniens dans les écoles publiques israéliennes. C'est un problème. Pourquoi? Comme ils ont un niveau faible en hébreu, cela compromet la poursuite de leurs études. Le pourcentage de Palestiniens d'Israël dans les universités est faible. Israël cherche en permanence à transformer des citoyens en sous-citoyens, à diviser sa population. Je ne parle même pas des autres Palestiniens qui, eux, vont devenir des sous-sous-citoyens.

Autre phrase extraite de votre dernier roman: «Je n'atteindrai jamais l'éloquence d'un témoin visuel qui fut complice du crime et qui arriva à la conclusion stupéfiante que les Palestiniens étaient devenus les juifs des juifs.» Voilà un propos qui va vous valoir des critiques...

C'est une phrase qu'Adam a découverte dans *Khirbet Khizeh*, roman écrit par l'écrivain S. Yizhar. Ce livre, publié en 1949, est le seul écrit par un Israélien qui parle de purification ethnique. Ce que S. Yizhar a fait est excellent. Il a raconté l'histoire d'une compagnie israélienne occupant un village. Du coup, les habitants palestiniens sont obligés de fuir. Comment les décrit-il? En utilisant des mots issus du vocabulaire antisémite.

Les anciennes victimes reprennent donc à leur propre compte les mots de leurs anciens bourreaux en les appliquant à d'autres.

Exactement. La conclusion c'est que tous les États-nations ont besoin de leurs juifs. Les Israéliens ont donc fait des Palestiniens leurs propres juifs.

Des Palestiniens qui reprennent à leur compte la notion d'«absent/présent». De quoi s'agit-il?

C'est une conception juridique israélienne. Elle dit que si quelqu'un ne se trouvait pas chez lui le 14 mai 1948, sa maison revenait à l'État israélien. La plupart des Palestiniens ont fui. Ceux qui sont restés en Israël sont devenus des absents/présents.

Les Enfants du ghetto est un livre difficile à classer. Peut-on pas dire, au moins, qu'il est le contraire d'un long poème puisque, comme le dit Mona, un des personnages de *Sinalcol*: «Les poètes imaginent, ils ne se souviennent pas.»

C'est une constatation très intelligente. Je vais m'en sortir en disant la chose suivante: ce n'est pas le contraire d'un poème, c'est plutôt l'ombre d'un poème.

Propos recueillis par WILLIAM IRIGOYEN

LES ENFANTS DU GHETTO. JE M'APPELLE ADAM d'Élias Khoury, traduit de l'arabe (Liban) par Rania Samara, Actes Sud/L'Orient des livres, 2018, 368 p.

Tous les numéros de L'Orient Littéraire sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

Le point de vue de Babjat Rizk Sorbonne 2018

En ce 5 février 2018, Paris est sous la neige. Une large assistance d'intellectuels, militants et étudiants, tant libanais que français, se réunit à la Sorbonne à l'invitation d'associations estudiantines libanaises (Institut du Liban) et arabes (Assas-Monde arabe), pour commémorer le centenaire de la naissance du philosophe-martyr nationaliste libanais Kamal Youssef el-Hage (1917-1976), avec des interventions de grande qualité, une écoute attentive et un débat passionné de haute tenue.



« La mondialisation transforme la notion de civilisation et de culture. Elle nous transporte ailleurs et dépose sur nos seuils des ailleurs multiples. »

J'aime me retrouver dans le cadre universitaire, je m'y sens à la fois libre et en sécurité, car une fois le seuil franchi, les personnes présentes sont saisies par l'esprit des lieux, habités aujourd'hui par celui du penseur qui y a effectué son doctorat, il y a plus de sept décennies (1946-1949) ou lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et de l'indépendance du Liban.

On aborde les grands débats identitaires incontournables toujours d'actualité (langue, religion, mœurs, foi, laïcité), en évoquant plusieurs intellectuels qui ont fait les heures glorieuses du Liban intellectuel (Michel Asmar, Père Michel Hayek, Père Youakim Moubarak, Charles Malek, Saïd Akl...). Je me sens heureux d'être à nouveau en contact avec ce qui fonde la spécificité libanaise, son rayonnement culturel et sa vocation de pays-médiateur. Ceci me dédommage de la médiocrité du discours politique ambiant.

Pour ma part, je pense qu'il faut définir rationnellement l'identité, pour pouvoir déterminer un système politique cohérent et adapté. Certes l'intellectuel propose sa vision abstraite et conceptuelle et le décideur politique l'applique et agit sur le terrain. Les deux devraient donc se compléter. J'ai besoin de retrouver ma dignité d'être pensant, pour retrouver ma fierté d'être libanais.

Dans moins de deux ans, le Liban célébrera le centenaire de la proclamation du Grand-Liban. Nous avons la chance providentielle d'avoir eu une reconnaissance internationale (1920) et un État indépendant (1943), mais nous ne parvenons toujours pas à établir, des règles définitives rationnelles, pour gérer pacifiquement, ce projet culturel et politique collectif, ambitieux et paradoxal voire contradictoire.

Ces commémorations sont essentielles car elles fixent à nouveau notre mémoire collective et nous ancrent dans l'Histoire. À condition d'intérioriser, un récit historique commun qui, au-delà des communautés, cimenter

notre appartenance nationale. Une géographie définie et une histoire entendue sont indispensables, dans le temps et l'espace, à la poursuite, l'aménagement, la continuité et la survie d'un projet identitaire culturel et politique.

Cette année, le monde commémore le cinquantenaire de l'année 1968, une année de bouleversements dans le monde. Des numéros lui sont consacrés en passant en revue les événements de cette révolution sociale, brimée ou aboutie. Le printemps de Prague (les chars écrasent la liberté), le massacre à Mexico (les militaires tuent des étudiants qui manifestent alors que le pays s'apprête à accueillir les Jeux olympiques), l'assassinat de Robert Kennedy et celui de Martin Luther King, le *peace and love* aux

États-Unis, la contestation estudiantine au Japon, le Vatican en crise (partout dans le monde des théologiens se rebellent), la famine au Biafra et bien sûr, Mai 68 en France. (*GeoHistoire* 1968, février-mars 2018).

La crise débute à Nanterre mais c'est la Sorbonne qui deviendra l'épicentre de la contestation. Le 2 mai, le cours d'histoire de René Rémond est interrompu et les étudiants (*baby-boomers*) se saisissent de l'université pour la transformer en université populaire où ils refont le monde. La parole se libère, l'ordre social est bousculé (affrontements, barricades, grèves, slogans, répression, vide du pouvoir, reprise en main) et la jeunesse ainsi que le mouvement ouvrier réclament et accomplissent pacifiquement, une mutation sociale.

Certes les choses ont évolué depuis cinquante ans et comme tout processus continu de changement, le cheminement démocratique a apporté au fil du temps, son lot de modifications positives (plus de libertés individuelles) et négatives (perte des repères, nouveaux tabous et affaiblissement croissant de l'autorité). Une fois enclenchée, une révolution doit périodiquement se recadrer et se remettre en question. Même si le discours idéologique novateur, pour pouvoir s'affirmer et s'établir, se mue rapidement à son tour, en système fermé.

L'espace d'idéalisme voire d'utopie me fait revivre même si j'en connais pertinemment les limites. Je me dis que peut-être Mai 2018 au Liban (les élections) apportera à la jeunesse et à la société civile le changement souhaité. Une guerre de presque cinq décennies devrait apporter un sursaut citoyen et une nouvelle prise de conscience.

En sortant de la Sorbonne, Paris est entièrement sous la neige et cette blancheur lumineuse m'éblouit.

Francophonie

L'AUF célèbre le mois de la francophonie

À l'occasion du Mois de la francophonie et de la Journée

internationale de la francophonie, l'AUF s'associe au ministère de la Culture, aux ambassades francophones et aux universités membres de son réseau pour offrir au public libanais plusieurs manifestations d'envergure, dont le Championnat international de débat francophone qui se tiendra à l'USJ du 11 au 16 mars, un colloque à l'USEK sur le vivre-ensemble et la neutralité de l'État (14 au 16 mars), la 2^e édition de la Compétition interuniversitaire de médiation au Liban (20-23 mars), un Colloque international sur le plurilinguisme dans l'enseignement (22-23 mars) à l'École doctorale de l'UL, le concours du « Mot d'or



de la francophonie » (27 mars) à l'ESA, ainsi que plusieurs autres manifestations prévues à Tripoli. Le programme complet peut être consulté sur le site : www.auf.org

Le prix Ibn Khaldoun-Senghor 2018

L'OIF et l'ALECSO annoncent le lancement du 11^e prix de traduction Ibn Khaldoun-Senghor, français-arabe. Ce prix, qui récompense traditionnellement la traduction d'une œuvre en sciences humaines et sociales, s'ouvre cette année également à la littérature. Les inscriptions sont ouvertes jusqu'au 30 juin 2018. Pour tout renseignement, consulter le site de l'OIF ou écrire à : claudia.pietri@francophonie.org

Taysir Batniji chez lui loin de son pays

Né à Gaza en 1966, Taysir Batniji est un artiste franco-palestinien reconnu sur la scène internationale (il est entre autres représenté par la galerie Sfeir Semler), qui trace son chemin autant dans la peinture, les installations que dans la photographie. Son projet *Home Away from Home* (*Un chez soi loin de son pays*), un travail qui réunit textes, dessins et photographies produits par lui ou tirés d'archives familiales, relate les différentes formes et perceptions de l'immigration des membres de sa famille partis vivre aux États-Unis. De la Floride à la Californie, son inventaire saisit le nouveau quotidien de ses « cousins américains », leurs modes de vie transformés par l'acculturation, leurs identités remodelées, ainsi que leur relation à leur passé gazaoui, à la mémoire, à la signification du partage de l'histoire. Un questionnement de



Taysir Batniji ©, image from the project *Home Away from Home*

plus en plus universel à l'heure des grands bouleversements migratoires et des peuples en diaspora. Ce projet est réalisé dans le cadre d'Immersion, une commande photographique franco-américaine, un programme lancé

par la Fondation d'entreprise Hermès en partenariat avec la Fondation Aperture.

Home Away from Home de Taysir Batniji, à la galerie Aperture (NYC), du 14 mars au 10 mai 2018. aperture.org

Actu BD

Bouncer

Le 11^e tome de la série *Bouncer* sort le 7 mars. Intitulé *L'Échine du dragon*, cet album signé Boucq et Jodorowski, nous replonge au cœur de l'Ouest sauvage et nous propose une nouvelle aventure où le héros, en pourchassant les assassins d'un horloger et sa fille, découvre que leur piste rejoint celle d'un trésor maudit dans le désert terrible de Sonora au Mexique...



Macao

La Cité du dragon, premier volume d'une nouvelle série intitulée *Macao*, vient de sortir chez Glénat.



Signée Duraffourg, Thirault et Nardo, cette BD nous entraîne sur les traces de Leon Chung, un journaliste de Hong Kong, sollicité par le patron d'un casino à Macao pour écrire sa biographie. En raison de la réputation sulfureuse du personnage, il hésite, mais il a besoin d'argent...

Signé Dodo et Cha, cet album humoristique, où foisonnent les jeux de mots, aborde un sujet grave sur un ton caustique.

Mon Traître

Adaptation du roman de Sorj Chalandon, *Mon Traître* de Pierre Alary (éd. Rue de Sèvres) nous raconte l'histoire d'un jeune Français, fasciné par l'IRA, qui se lie d'amitié avec l'une de ses figures de proue. Quand la presse révèle que ce héros de l'Indépendance renseignait les services britanniques, c'est le choc!



Bande dessinée

Rage de vivre à l'islandaise

LA SAGA DE GRIMM de Jérémie Moreau, Delcourt, 2017, 232 p.

Sur la couverture de *La Saga de Grimm* s'impose, centré, un visage rageur, jeune mais résolument marqué, et dont les sourcils épais et froncés témoignent d'un tempérament de feu. Le récit ample qui suit, sous le pinceau de Jérémie Moreau, la destinée de ce personnage déstabilisant, vient de recevoir le Fauve d'Or du meilleur album de l'année au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, succédant à *Paysage après la bataille* d'Éric Lambe et Philippe de Pierpont.

L'histoire de Grimm se déroule en Islande, au milieu des plaines, des monts, des mers et des falaises. Lorsqu'on découvre ses cheveux rouges et hirsutes, sa bouille ronde et ses yeux perçants en début de récit, Grimm est encore un enfant, orphelin. Trop jeune encore pour se souvenir avec précision de ses parents. Or en Islande, au XVIII^e siècle, celui qui ne tire pas fierté d'une ascendance, celui qui ne se réclame pas d'un père, est comme sans identité.

Bouillonnant d'une rage de vivre que rien ne contient, c'est au fil de rencontres avec des individus aussi marginaux que lui, tantôt bandit de grands chemins, tantôt famille



isolée sur laquelle pèse une malédiction, qu'il construira un destin, des liens. Il fascinera, sans jamais s'intégrer à eux, ceux qui ont le privilège de vivre en société.

Plus de deux cent pages durant, le lecteur le suit à travers les âges dans un récit au souffle épique où chaque scène est chargée affectivement. Jérémie Moreau n'est jamais dans la retenue lorsqu'il s'agit de raconter les sentiments : ses personnages sont expansifs, comme habités par la sauvagerie des éléments naturels qu'ils côtoient. Ils sont d'Islande, le revendiquent, mais, plus que cela, semblent « être l'Islande », incarner la force accidentée de ses paysages et se déployer comme ses grandes étendues.



Adieu à...

Françoise Xenakis

Romancière et journaliste (elle fut longtemps chroniqueuse à « Télématin »), Françoise Xenakis est partie à l'âge de 87 ans.

Jean Salem

Spécialiste d'Épique et de Marx, le philosophe Jean Salem est décédé à l'âge de 65 ans.

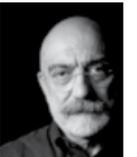
Jean-Claude Lattès

Éditeur et écrivain, Jean-Claude Lattès est mort à 76 ans. Il a publié, entre autres, *Amin Maalouf* (*Léon l'Africain*), Jean d'Ormesson et Joseph Joffo.

Actualité

Libérez Ahmet Altan!

Le journaliste et romancier turc Ahmet Altan, incarcéré depuis septembre 2016, a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité par la justice d'Erdogan. Une décision incompréhensible qui a suscité des réactions indignées aux quatre coins du monde. Une pétition pour demander sa libération a été mise en ligne par Actes Sud sur le site Change.org



© Marc Melki / Opale



D.R.



D.R.



© Pierre Pytkowicz



© John Foley / Opale / Leemage

Lors de la commémoration en juillet 2017 du 75^e anniversaire de la rafle du Vel' D'hiv (la plus grande arrestation massive de juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale) à laquelle était convié pour la première fois un responsable israélien, le président français Emmanuel Macron a conclu son discours ainsi : « *Cher Bibi, nous ne céderons rien à l'antisémitisme car il est la forme réinventée de l'antisémitisme.* » C'est sous forme d'essai que l'historien Dominique Vidal répond au propos du président qu'il qualifie d'erreur historique et de faute politique.

Votre essai est une réponse à Emmanuel Macron. Que dit sa phrase ? Et pourquoi l'a-t-il prononcée ?

Le discours de Macron était pertinent et constituait une explicitation de celui de Chirac en 1995 quant à la reconnaissance de la nature de la responsabilité de l'État français dans la déportation des juifs de France. Tout à coup, il prononce cette phrase en s'adressant sur un ton intime à son invité, bien qu'Israël n'ait strictement rien à faire dans cette histoire. Je ne m'aventurerai pas à chercher des explications quant aux motivations du président. Toutefois, une telle affirmation constitue une erreur historique totale et une faute politique aux conséquences dangereuses. Une erreur historique, car elle nie l'histoire des juifs et leur rapport au sionisme. Pour rappel, ce dernier avait pour visée de créer un État juif. Or la majorité des juifs était opposée jusqu'en 1939 à un tel projet, en Palestine ou ailleurs. Du reste, une grande partie des juifs européens qui se sont rendus illégalement en Palestine après la Deuxième Guerre mondiale, puis à partir de 1948 en Israël, l'a fait par « défaut » plutôt que par choix sioniste. Ces survivants de l'Holocauste ne pouvaient pas retourner en Pologne par exemple, ni s'exiler aux États-Unis qui depuis les

années 1920 n'accordaient plus de visas. Même chose concernant les juifs arabes qui sont arrivés plus tard en Israël, et qui étaient soit chassés par les gouvernements arabes, soit importés par les responsables israéliens en quête de main-d'œuvre et de chair à canon. Quant à ceux provenant de l'Union soviétique, ils envisageaient de transiter par Israël pour se rendre en Occident. Ils furent piégés car Isaac Shamir, Premier ministre de l'époque, avait conclu des accords avec les Occidentaux pour ne pas leur accorder de visas... Au final, nous avons aujourd'hui 15 millions de juifs dans le monde, dont un peu plus de 6 millions en Israël. Faut-il donc considérer ceux qui n'ont pas désiré s'installer en Palestine à partir de 1897 à l'appel des sionistes, ou qui critiquent les gouvernements israéliens, comme des antisémites car antisionistes ou peu concernés par cette idéologie ? Concernant la dimension politique, il s'agit d'une faute qui ouvre la porte à une dérive liberticide en France. Le président du CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France) appelle de ses vœux une loi criminalisant l'antisémitisme. Cela risque de créer un délit d'opinion sans précédent depuis la guerre d'Algérie, et qui est en contradiction avec la constitution de la V^e République, la Déclaration des droits humains et les conventions européennes concernées.

Y-a-t-il un risque de voir voter une telle loi ?

Je ne le pense pas. Ni le président, ni le gouvernement, ni le Parlement n'aurait intérêt à prendre une telle décision. De toute façon, le Conseil constitutionnel ne la laisserait pas passer. Dans notre pays, les lois protègent la liberté de parole, sauf concernant les propos racistes, antisémites et négationnistes des génocides et des crimes contre l'humanité. Il faut aussi rappeler que, contrairement à ce que répand la propagande israélienne et celle du CRIF, il n'existe aucune loi en

Dominique Vidal s'élève contre l'amalgame fait par le président français entre l'antisémitisme et l'antisionisme : un rapprochement qu'il qualifie d'erreur historique et de faute politique.



© Patrick Nussbaum

Dominique Vidal, le refus de l'amalgame

France criminalisant le boycott d'Israël tel que proposé par la campagne « Boycott Désinvestissement Sanctions » (BDS). À mon sens, tout ceci participe de campagnes d'intimidation. C'est un chantage destiné à faire taire toute critique contre Israël. Le danger de cette situation c'est la confusion entretenue, qui peut nourrir l'antisémitisme, notamment en faisant croire que les lobbys juifs ont une main sur la politique française.

Certains évoquent une montée de l'antisémitisme en France. Quelle est la situation actuellement ?

Il est clair, chiffres à l'appui, que l'antisémitisme en France a nettement reculé après la Deuxième Guerre mondiale. Cela ne signifie pas que les préjugés antisémites n'ont pas la dent dure, ni qu'il n'y a pas d'antisémitisme parmi les populations musulmanes. Mais ce n'est pas la caractéristique qui définit la France ou ses populations issues de l'immigration. Les statistiques montrent que 89% des Français trouvent que les juifs sont des Français comme des autres, soit une proportion supérieure de 8 points observée pour les musulmans et de 30 points pour les

roms. Par ailleurs, concernant les actes de violence antijuives, nous en avons observé un poussé au début des années 2000 (en écho à ce qui se passait en Palestine lors de la seconde intifada). Depuis, un recul net a été enregistré. Les actes anti-arabes ou antimusulmans qui avaient à leur tour connu une poussée en 2015 (suite aux attentats de *Charlie Hebdo*, du Bataclan et de l'Hyper Cacher) ont également reculé. Ce qui a changé, en revanche, c'est que les actes antijuifs sont devenus plus violents. Pour la première fois depuis 1945, des personnes ont été tuées parce que juives.

Parlons de la Palestine. Comment comprendre les paradoxes entre les développements sur le terrain aujourd'hui et la passivité des capitales internationales ?

Je crois que les dirigeants occidentaux ne mesurent pas assez la gravité des politiques israéliennes. Netanyahu a formé après les élections de 2015 une coalition avec l'extrême droite. Elle a voté, entre autres, une loi qui légalise l'annexion de terres palestiniennes privées (les non-privées étant déjà annexées ou annexées). On passe donc de la colonisation des territoires occupés en 1967 à l'annexion. Si nous ajoutons à cela la décision du président américain Trump concernant Jérusalem, nous nous trouvons devant un processus qui rend caduque la solution des deux États. Reste celle d'un apartheid assumé dont les architectes affichent le refus d'octroyer aux Palestiniens des droits politiques, notamment celui du vote. Paradoxalement, il y a un grand écart entre cette situation désastreuse sur le terrain et la reconnaissance internationale de la Palestine. Il faut rappeler qu'au cours des dernières années, elle a été reconnue par les Nations-unies, a adhéré à l'UNESCO et à la Cour pénale. De plus, les votes de routine à l'Assemblée générale de l'ONU sur le droit à l'auto-détermination,

montrent l'isolement d'Israël et des États-Unis. Le dernier vote a été de 176 voix contre 6 (dont Israël, les USA, le Canada et les îles Marshall).

D'où la quête du gouvernement israélien de nouveaux alliés, y compris l'extrême droite européenne ?

Je pense que ce gouvernement est prêt à tout pour sortir de l'isolement cité. Il accélère la colonisation, criminalise là où c'est possible les critiques à son égard et tente des alliances avec des personnalités comme Orban en Hongrie qui fait l'éloge de figures fascistes, des négationnistes tels que Morawiecki en Pologne et des formations d'extrême droite en Autriche et aux Pays-Bas. Évidemment que la haine commune des musulmans les rapproche, mais c'est surtout la peur de l'isolement et la quête de relais en Europe qui motive cette démarche. Il faut ajouter que ce « flirt » rappelle certaines expériences historiques du sionisme, en Russie (en début du siècle dernier), en Allemagne ou en Italie (dans les années 1930), où des représentants du mouvement sioniste et parfois de son aile droite avaient tenté des accords avec les autorités fascistes, nazis et antisémites pour faciliter l'immigration de juifs d'Allemagne ou de Russie vers la Palestine.

Une conclusion ?

Je dirais que seule une intervention/pression massive de la communauté mondiale serait susceptible d'ouvrir un chemin vers la paix en Palestine et, à long terme, dans le Moyen-Orient, permettant d'assécher le terrain du terrorisme et des nouvelles formes d'antisémitisme en Occident.

Propos recueillis par
NADIA LEILA AISSAOUI

ANTISIONISME = ANTISÉMITISME ? RÉPONSE À EMMANUEL MACRON de Dominique Vidal, *Libertalia*, 2018, 128 p.

Cicatriser

ÖR d'Audur Ava Ólafsdóttir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, *Zulma*, 2017, 240 p.

Dans *Ör*, Audur Ava Ólafsdóttir se glisse à nouveau dans la peau – mature, solitaire, tatouée, fragile – d'un homme en quête d'apaisement. Jónas Ebeneser est l'homme loyal et aimant de trois Gudrún : sa maman passionnée de chiffres et de guerres balançant entre lucidité et rêves amnésies, sa femme dont il est désormais séparé, et sa fille chérie maintenant grande et qui s'avère n'être pas de lui. Jónas, à la croisée des chemins, se confronte à la perte et à la vacuité. Convaincu qu'il n'a plus rien à attendre de l'existence, il projette

de mettre fin à ses jours. Souhaitant épargner à sa fille le choc de retrouver son corps sans vie, il penche pour une solution suave.

Sans nul autre bagage que sa caisse à outils, et de vieux journaux intimes retrouvés dans un carton oublié, Jónas part à destination d'un pays embourbé dans les derniers relents d'une guerre. Une chambre de l'Hôtel Silence, repéré sur Internet, serait son ultime repaire avant le grand départ. Mais bien évidemment, rien ne se passe comme prévu. Lui qui se pensait en pourparlers avec la mort, se trouve confronté aux autres visages de la douleur et de la mort, ainsi qu'à des formes inédites pour lui de dignité et de courage. Sa caisse à outils, tel un talisman merveilleux, réparera les objets puis les êtres. Sa caisse à outils lui rendra le goût de



Ólafsdóttir visite la frontière où douleurs et désirs se ressemblent

vivre et sera l'étrange lucarne qui lui permettra d'être aidé à son tour.

« Le mot islandais Ör signifie cicatrices. (...) Le terme s'applique au corps humain, mais aussi à un pays, ou un paysage, malmené par la construction d'un barrage ou par une guerre. Nous sommes tous porteurs d'une cicatrice à la naissance : notre nombril (...). Au fil des années s'y ajoutent d'autres cicatrices. (...) Ör dit que nous avons regardé dans les yeux, affronté la bête sauvage, et survécu. »

Avec le délicieux humour islandais dont elle a le secret, Ólafsdóttir compose une fable à la fois intemporelle et actuelle sur les processus de réparation d'humains, de géographies et de lieux qui ont connu la destruction physique ou intérieure. Porteuse de

belles promesses, la deuxième partie du roman se déroulant à l'Hôtel Silence et ses parages, ne convainc pas toujours et laisse une impression d'inabouti. La partie située en Islande qui ouvre le roman, offre un condensé magique de l'univers d'Ólafsdóttir.

En dépit de ce qui distingue les cultures et les réalités d'un bout à l'autre du monde, Ólafsdóttir visite la frontière où douleurs et désirs se ressemblent et rapprochent les êtres et les destinées les plus différents. Dans la droite lignée de *Rosa Candida*, elle accompagne Jónas dans son devenir. Ses personnages vêtus de la sobriété grâce de son écriture suivent les voies impénétrables des processus de cicatrization du corps et de l'âme.

RITTA BADDOURA

Événement

Vingt-quatre ans après sa première édition, le salon « Maghreb des Livres » organisé par l'association Coup de Soleil dirigé Georges Morin, s'agrandit et devient « Maghreb-Orient des Livres ». C'est l'iReMMO (Institut de Recherche et d'Études Méditerranée Moyen-Orient) qui a donné l'impulsion à cette collaboration, inaugurée cette année et qui permettra dorénavant aux écrivains de France et du Maghreb – Algérie, Maroc, Tunisie, mais aussi Mauritanie et Libye – d'être rejoints par leurs homologues du Moyen-Orient, pour engager des dialogues encore plus riches et plus largement ouverts sur des problématiques communes.

« Cette manifestation s'inscrit pleinement dans l'esprit de l'iReMMO qui cherche à transmettre des connaissances, à confronter des points de vue, à faire mieux connaître l'Autre car, bien souvent, c'est l'ignorance des autres qui attise les conflits », souligne Jean-Paul Chagnollaud, directeur de l'Institut. *« Au-delà du plaisir de la rencontre avec des auteurs et leurs livres, il s'agit aussi pour nous de montrer l'Orient sous un*

autre jour que celui déformé par les images réductrices que l'actualité parfois tragique de cette région produit. Derrière le fracas des armes et les souffrances, on oublie trop souvent les sociétés où vivent des hommes et des femmes que nous connaissons bien peu en France. Les livres, sous toutes leurs formes offrent de précieuses approches pour les découvrir autrement, dans leurs vies quotidiennes, leurs cultures, leurs craintes et leurs espérances. Et ce d'autant mieux que ce salon permet de venir à la rencontre de celles et de ceux qui les ont écrits... »

Parmi les temps forts du salon qui s'est déroulé les 2, 3 et 4 février, on peut noter une table ronde animée par François Georgeon : « Vivre dans l'Empire ottoman » qui permet de rappeler que ce passé concerne toute la région ; ou « Quel avenir pour le Moyen-Orient ? » avec Jean-Pierre Filiu, Gilbert Achcar et Hyam Yared. Achcar y souligne que les raisons profondes des soulèvements arabes sont toujours présentes, que les problèmes ne peuvent être résolus dans le cadre des configurations actuelles et que d'autres flambées de violence sont donc probables. Filiu

Un Salon littéraire qui regarde vers l'Orient

quant à lui insiste sur le fait que déni des droits et solutions imposées de l'extérieur constituent des causes d'échec certain des processus de normalisation. Mentionnons également « Les villes plurielles d'Orient » avec notamment Franck Mermier, Nedim Gürsel et Salam Kawakibi et un débat sur « Les manières d'être en contexte laïc » qui croise les regards juif et musulman. *« Je plaide pour la réactivation de la mémoire ancienne judéo-musulmane, afin d'éviter la perte définitive d'une civilisation complexe et riche. Sinon, ce sont*



les fondamentales qui se chargeront de lui donner un sens », affirme ainsi Benjamin Stora. Point d'orgue de la journée de samedi, un très bel « Hommage à Mahmoud Darwich » par Éliass Khoury et Farouk Mardam-Bey. À ce propos, Mardam-Bey souligne le statut très particulier du poète palestinien dans la littérature contemporaine : au programme de l'agrégation de français cette année, ses ouvrages continuent à se vendre au rythme de 6 à 7000 exemplaires par an quand les grands poètes français dépassent

rarement les 2000 exemplaires. *« Si Darwich a acquis son aura en tant que poète de la résistance palestinienne, il n'a néanmoins jamais cessé d'évoluer, de s'interroger et de se renouveler. Son public l'a suivi jusqu'au bout, même quand sa poésie s'est faite moins politique et plus métaphysique. Avec Darwich, on a la combinaison rare d'un talent exceptionnel et d'une forme d'inquiétude, de quête personnelle, qui le conduit vers une poésie de plus en plus élaborée. Du Maroc au Golfe, je m'aperçois à quel point sa poésie imprègne ses lecteurs qui, souvent à leur insu, parlent avec ses mots, reproduisent ses expressions. Le miracle Darwich n'est pas près de se répéter. »*



Benjamin Stora D.R.

« Je plaide pour la réactivation de la mémoire ancienne judéo-musulmane, afin d'éviter la perte définitive d'une civilisation complexe et riche. »

Cafés littéraires, tables rondes et entretiens se sont ainsi succédés pendant trois jours. Parmi les autres écrivains libanais présents, Imane Humaydane ou Maya el-Hajj qui est intervenue sur le thème du patriarcat. Ce sont entre 5000 et 6000 visiteurs qui se pressaient dans les salons de l'Hôtel de Ville durant les éditions précédentes, mais avec l'ouverture du salon au Moyen-Orient, l'objectif était de toucher un public plus nombreux et plus varié.

Belle perspective assurément, riche de promesses tant les écrivains du Moyen-Orient ont besoin de nouveaux espaces de dialogue et de reconnaissance en France.

GEORGIA
MAKHLOUF

OUVRIR de Guillevic, poèmes et proses 1929-1996, Gallimard, 2017, 352 p.

Ouvrir ouvre l'espace de la sensibilité sur l'univers intérieur guillevicien et ses goûts pour l'autre, l'amitié et l'art. Il compte une centaine de textes, vers mais surtout prose, écrits entre 1929 et 1939. La fidélité du titre à l'infinif, tels ses prédécesseurs *Relier* (2007) et *Accorder* (2013), tient au fait que « cette forme exprime l'action et que la relation ternaire qui s'installe entre (Relier, Accorder et Ouvrir) traduit une part de la pratique guillevicenne », précise Lucie Albertini-Guillevic qui a établi et préfacé l'ouvrage.

« Voilà mon premier Rimbaud. Celui qui ne m'a jamais quitté, m'a aidé à me sentir vivre, à renforcer mes possibilités dans l'usage de l'écriture comme moyen d'accroître ma relation avec la vie réelle (...). Tout un nouvel espace poétique s'est ouvert là avec des voies à explorer (...). Avec aussi la certitude que c'est en travaillant d'abord sur soi que l'on parviendra à donner aux mots une plus grande emprise sur le réel. »

Ouvrir rassemble sept parties aux thèmes explicites : I- Avec les poètes (textes à propos de dix-huit écrivains); II- Avec Elsa Triolet (deux cycles de poèmes-chansons à partir du protagoniste de deux romans de Triolet); III- Nouveaux accords et IV- Accords en cours (publications à tirage limité en collaboration avec des peintres); V- Le plomb (lettre à Jean Hofer imprimeur-typographe); VI- Avec les peintres

(textes à propos de trente-cinq peintres); VII- Ultime lettre à un jeune poète (à Cédric Demangeot). L. Albertini-Guillevic place ce recueil sous le signe du « *Combat pour l'espace ouvert, mené au jour le jour par celui qui engage totalement sa vie pour qu'advienne l'œuvre qui le tenaille sans réserve et qui n'aboutira que lorsque s'ouvriront en lui et l'espace du dehors et l'espace du dedans. Ce combat que Guillevic appréhende dans le travail des ami(e)s dont il parle ici.* »

Ces textes le plus souvent suscités par des « opportunités ou sollicitations », ou écrits parfois à l'initiative de Guillevic, témoignent de ses rencontres et ses partages, ainsi que de l'éclectisme de ses affinités amicales et artistiques. Le poète n'adopte jamais une approche descriptive, intellectuelle ou critique, mais tente de dire au plus près sa rencontre avec l'écrivain, l'artiste et/ou son œuvre dans l'émotion et la fulgurance intérieure.

« Adonis- (...) Où m'emportes-tu? Car tu me portes./ Ne m'entraînes pas./ Tu ouvres/ Un espace nouveau./ Quand moi je parle de l'espace./ C'est je crois/ Celui de tout le monde./ L'espace banal/ Comme on dirait un four banal./ Ce n'est pas/ Ton espace à toi./ (...) Cela se fait dans la joie./ Comme si la joie/ Était le moteur du monde (...) ».

Celui qui affirme « *J'ai l'œil visuel* » lors d'un entretien, nourrit dès sa prime jeunesse et tout au long de sa vie, une prédilection profonde pour la peinture, signifiante dans son évolution personnelle. S'en sont suivies maintes collaborations avec des peintres aux univers très variés,



D.R.

Avec la vie

Ouvrir clôt la trilogie posthume d'œuvres de Guillevic et brosse, au fil des appétences du poète de Terraqué pour la poésie, la chanson et la peinture, un portrait vivant d'abondance sensible.

notamment dans des livres d'artiste, des catalogues d'exposition et des éditions rares quasi-inaccessibles au grand public. Monique Chefdor, auteure de la postface de l'ouvrage, exprime pertinemment que là où l'écrivain, captif des contraintes du langage, pourrait envier « *l'apparence d'instantanéité (...)* des arts visuels (...), Guillevic parvient à l'immédiateté du peintre par l'écriture ».

« *Bonnard- Le jaune ici flamboie./ Il vient dans notre sang/ Aiguiser le désir./ Ouvrir grand les fenêtres, arracher/ Le décor de la caverne./ Il brûle sur la nappel/ En flammes prêtes à la braise./ Il aspire la table/ Et veut bien/ Que l'on rie.* »

Ouvrir donne à lire nombre de choses sur Guillevic poète, ami, passionné d'art et bon vivant, lui qui affirme par exemple: « *Oui, j'aime*

beaucoup la chanson. J'ai toujours aimé chanter. » Dans la diversité des textes publiés, le minimalisme, caractéristique du poète de Terraqué, n'est pas toujours roi et l'intensité littéraire reste inégale. Quand certains écrits sont généralistes, d'autres plus personnels se révèlent percutants. Néanmoins, la vérité de la rencontre humaine ou artistique et la sincérité de sa saisie tissent le fil rouge de l'ouvrage.

« *Cher jeune poète./ (...) Un conseil: tournez-(vous) davantage vers le quotidien, le tous les jours, l'infini dit par l'anonyme. Ayez espoir: la ressource est là. Il faut se mettre à l'unisson. Et le quotidien est infini et il y a l'espoir d'en faire un arc de triomphe. Il faut vivre pleinement pour pouvoir dire et savoir saisir sa façon de dire./ Bien cordialement./ Guillevic* »

Dans son « *besoin des contraires, (...) des contrastes* », Guillevic quête une saisie du réel où la poésie serait une « *mise en mots* (de la) *vie physiologique* » voire de « *presque plus que* » cette vie-là. Une manière davantage foisonnante et vive de « *créer* » et « *d'habiter* » le silence puis de « (bâtir) *son œuvre selon son cœur* ». Ouvrir dessine en miroirs de mots et de couleurs, un portrait émouvant et chaleureux de Guillevic dont les fondamentaux demeurent: authenticité, simplicité, joie et espoir.

« *Les chansons d'Antonin Blond-Le soleil, aujourd'hui./ Je me le suis donné./ J'en ai mis plein mes poches/ Et dans d'autres endroits/ Où mes mains ne vont pas./ Je peux escalader/ Ce qui me sépare./ Je peux montrer aux gens/ Comment c'est, la lumière.* »

RITTA BADDOURA

À deux, nous oublions la guerre

SOLSTICE ET AU-DELÀ de Cathie Barreau, éditions Tarabuste, 2017, 65 p.

Pour qu'une phrase simple, formée d'un agencement de mots simples et d'une ordonnance grammaticale simple, devienne poésie, il suffit qu'elle soit touchée par la grâce.

Pour que soixante-quinze centimètres carrés de papier deviennent un recueillement de poésie, il suffit qu'une femme prenne congé de la banalité d'un jour d'été et s'enfonce dans la longue nuit hivernale, touchée par la grâce du poète, jusqu'au « *solstice et au-delà* »!

Il suffit!

Comme celui qui traverse le jour ou la saison à gué! Par quelle secrète alchimie cette suite de mots, comme toute ordinaire « *On voudrait rentrer du bois et plier le linge* », éveille en nous de profonds échos, comme une nostalgie d'absolu? Par quelle magie que les mots contiennent déjà dans leur chair « *Nous rêvons de neige et nous parlons avec des mots doux* » la poésie s'incarne-t-elle en nous?

Cathie Barreau avait publié en 2014 une sorte de roman intitulé *Comment fait-on l'amour pendant la guerre?* Aujourd'hui, il y a comme une récidive dans ce « nous » qui cherche « *à franchir le creux de*



D.R.

l'année », « *dans le chalet des bois* », « *dans la chaleur du lit* », où « *nous nous endormons l'un dans l'autre* », « *comme si la guerre était finie* ».

« *Être au-delà du solstice, c'est comme avoir traversé la mort.* »

Une ligne de partage verticale divise cette cinquantaine de petits textes qui ressemblent à des haïkus en nuit et jour, en dehors et dedans... Dehors, ce sont les « *tempêtes d'hiver* ». Dedans, c'est la « *torpeur de nos corps* ». Dehors, « *le visage des*

morts et les annonces de guerre ». Dedans, « *nous nous écoutons et faisons de petites découvertes de mots* ». Dehors, « *des vents férocés* ». Dedans, « *entre nos mains passent les livres* ».

Une autre ligne de partage, horizontale cette fois, court dans ce merveilleux petit livre, poèmes dans le poème: des mots extraits des poèmes du haut sont librement associés au bas des pages comme en écho:

« *Tisser les tempêtes/ La fenêtre couchée
Nos esprits des maisons/ La guerre nos yeux* »

ANTOINE BOULAD

Au cœur des livres

Des chiffres et des lettres

PAR PIERRE LEROY



D.R.

Décidément, les chiffres ne font pas nécessairement bon ménage avec les lettres.

Une bien étrange affaire, fort inhabituelle, bruisse depuis longtemps au sein du petit monde parisien des collectionneurs de manuscrits et livres rares, et ne semble pas prête à s'arrêter de le faire. Elle est associée au nom de la société Aristophil, créée il y a quelques années et à celui de son fondateur, M. Lhéritier. Celui-ci eut au cours des années 90 la lumineuse idée de faire des manuscrits littéraires, archives ou correspondances de célébrités du domaine culturel ou scientifique, un objet de placement fructueux comme d'autres le font avec des actions cotées en bourse ou des immeubles. La souscription, par des épargnants sollicités à cet effet, de parts de fonds d'investissement devait permettre de réunir les capitaux nécessaires aux acquisitions par ces fonds, thématiques ou spécialisés, de pièces significatives sur le marché. La hausse des cotes et la revente programmée des éléments acquis quelques années après leur achat devait permettre de verser un intérêt aux épargnants et de leur laisser entrevoir une perspective de plus-value alléchante. On servirait à ces derniers un supplément d'âme en leur assurant qu'au-delà d'un placement traditionnel, leur souscription les rendrait détenteurs d'un morceau du patrimoine intellectuel du pays dont ils participeraient ainsi à la conservation.

Plusieurs centaines de démarcheurs furent ainsi chargés de vendre aux « intéressés » cette « *solution alternative de diversification patrimoniale* », destinée à être mise en lumière par des expositions et manifestations diverses et

à bénéficier d'une fiscalité avantageuse si les parts étaient conservées par le même acquéreur pendant au moins cinq ans. De là, pour être le plus alléchant possible, à s'engager sur un revenu minimum de l'investissement de 8% l'an et à un rachat des parts avec une plus-value assurée, il n'y eut qu'un pas, qui fut fait. De là à surévaluer les éléments acquis grâce à quelques complexités bien placées dans le milieu professionnel, pour produire des cotes anormalement élevées dans les ventes aux enchères, témoignant ainsi de hausses continues, et permettant de justifier à leur tour les prix de souscription surévalués proposés aux épargnants, il n'y eut qu'un autre pas, allégrement franchi lui-aussi (ne citons à titre d'exemple que ce manuscrit d'Einstein acquis pour un peu plus de 500 000 \$ et introduit dans les collections pour plus de 20 M€!). De là à ne pas s'arrêter en si bon chemin et à revendre le moins possible (et pour cause!), s'obligeant en conséquence à utiliser les souscriptions nouvellement recueillies pour financer tant les sorties demandées par les porteurs plus anciens que les importants frais de fonctionnement de l'organisation (création d'un musée...), il y eut encore un autre pas, impossible à éviter.

Jusqu'au désastre, celui de l'étrangement du système, de l'impossibilité de rembourser et de la révélation de leur déconfiture aux épargnants crédules qui avaient fait confiance à ce nouvel Eldorado à connotation culturelle. Certains d'entre eux, des braves gens, souvent modestes, avaient confié toute leur épargne à Aristophil...

La Direction générale de la Concurrence, puis les enquêteurs de la Brigade financière, saisis, ne purent autrement conclure qu'en caractérisant la « *cavalerie* » ainsi mise en œuvre et en transmettant le dossier à la justice. Celle-ci, depuis 2015, se débat avec le sujet et avec les associations de porteurs qui, entre temps, se sont constituées pour faire valoir leurs droits et réclamer une juste indemnisation. Ne connaissant pas le milieu ni ses opérateurs, elle le fait maladroitement. Elle a à trancher le sort de plusieurs milliers d'épargnants face aux 130 000 pièces emmagasinées par Aristophil, mais se montre incapable de choisir les meilleurs professionnels susceptibles de la conseiller, incapable de faire mettre en œuvre

les structures aptes à avancer le plus efficacement possible vers le moins mauvais dénouement, incapable d'intéresser l'État à une solution de sauvegarde passant par la création d'une société de défaisance pour indemniser les épargnants à hauteur de la valeur réelle du patrimoine estimé d'Aristophil et inégal, mais qui contient des pièces exceptionnelles, demandera trois cents ventes aux enchères, ce qui, à raison d'une vente par semaine, devrait durer 6 ans et être accompagné d'autant de catalogues destinés à présenter les pièces. Un travail colossal si on veut bien le faire. Et une perspective qui affole les professionnels du secteur, libraires, experts, maisons de vente, tout aussi bien que les collectionneurs. Car le marché auquel on s'adresse est tout petit et l'effet de saturation engendré par ces opérations risque de le plomber sans appel, si la surabondance de l'offre écrase les prix pour une durée indéterminée.

Une première vente dite « inaugurale » et censée être emblématique a eu lieu fin décembre dernier. Regroupant

deux cent pièces représentatives de la collection, on en attendait 12 à 16 M€. Elle n'en a rapporté que 3. D'une part parce qu'un tiers des lots n'ont pas trouvé preneur. D'autre part parce que deux éléments majeurs, frappés *in extremis* d'une interdiction de sortie de territoire, ont été retirés de la vente en vue d'une éventuelle négociation de gré à gré: le manuscrit des deux *Manifestes du surréalisme* d'André Breton, et ses documents annexes, estimés ensemble de 4,5 à 5,5 M€, et le fameux rouleau du marquis de Sade, manuscrit intégral des *120 journées de Sodome*, estimé à peu près autant (un prochain article sera consacré à l'aventure romanesque de ce fameux rouleau). La Bibliothèque nationale de France pourrait être intéressée par ces deux éléments à grande valeur historique, encore faut-il se mettre d'accord sur un prix, qui peut être assez éloigné de l'estimation proposée, et en trouver le financement. La seule pièce importante ayant tiré son épingle du jeu est le manuscrit de Balzac *Ursule Mirouët*, complet de ses 145 feuillets, parti pour 0,9 M€ sur une estimation de 0,8 à 1,2 M€.

Mystères, doute et précipitation, absence de négociations préalables sur certains pièces susceptibles de faire l'objet de ventes privées, médiocre scénarisation de la vente, pas de mise en lumière internationale: les conditions de l'échec étaient réunies. Depuis, plus rien, aucun calendrier ni annonce des ventes à venir. Les épargnants ruinés attendront. Nous aussi. Décidément, les chiffres ne font pas nécessairement bon ménage avec les lettres.

Poème d'ici

DE SAMIA
TOUTOUNJI



D.R.

Poète et grande figure de la scène culturelle et libanaise, Samia Toutounji (1939-1989) publie son recueil *Multiplés présences* en 1968. Au début des années 60, elle collabore d'abord à la Gallery One, puis organise des expositions à son domicile pour faire connaître des artistes libanais. Membre du comité de direction de Dar el-Fan wal Adab, elle devient sa présidente (1972-1974) et lui donnera une nouvelle impulsion en multipliant expositions, concerts, pièces de théâtre, conférences etc. Annonceuratrice des lieux d'art polyvalents en vogue aujourd'hui, Platform, sa galerie inaugurée en 1985, poursuit son travail de promotion et d'accompagnement de nombreux artistes libanais. Elle meurt tuée dans le bombardement de l'ambassade d'Espagne avec son père, l'écrivain Toufic Youssef Aouad, et son beau-frère, l'ambassadeur Pedro de Aristegui.

Je suis femme plénière
portant métaux et pierres
Tête souveraine amours
éphémères
Je suis femme et
métamorphoses de femmes
Mon buste d'anémones
cossues
Ma cambrure de vaincue
Ma démarche où trébuché la
vertu
J'ai le visage qu'on me prête
et le geste qu'on aime

Et je veux aller à la mer au
ruisseau à Saint Cernin
Faire don de mon bagage
d'hier
te donner toutes mes
lanières
colorées et légères
Les donner aux missionnaires

Mais va-t'en chaste femme
enfouie derrière mes
paupières
Va-t'en petite pensionnaire
je veux craquer ma
carapace de fille

Les bijoux c'est mourir un
peu
Le soleil à mon échine c'est
un peu faire les gueux

Va-t'en rostre d'èbène
porteur d'hiver
Je ne suis plus la
même
Je ne suis plus la
taupe cachée
Ni le lièvre couleur de terre
Ni l'esquif bercé d'une même
vague
Ni l'ancre murée en un même
oubli

Je veux porter nature
roses et verveines
je veux glisser féline entre
mousseline
et gamineries incertaines
Je veux la couronne conjurée
le collier de feuillages
le genou fabriqué
la robe du délire la cape
panachée

Et moi bigarrée d'ombrages
de doigts savants de
touches sages
sur la cariole blanche
et nue
saison au cœur de
saisons
Je passe

Poème p. 42 in **MULTIPLÉS PRÉSENCES** de Samia Toutounji, Peter Brogren, The Voyagers' Press, 1968.

AL-TAFUK WAL 'INTIWA' (DÉSAGRÉGATION ET REPLIS, LE LIBAN ET SON CADRE RÉGIONAL À L'ORÉE DU MILLENAIRE) de Melhem Chaoul, *L'Orient des livres*, 2018, 293 p.

Un Liban incertain, une démocratie indécise

À la veille de législatives imminentes (6 juin 2018), la lecture ou relecture des études de Melhem Chaoul sur les précédentes élections, réunies à présent en volume, vient à point pour jeter des lumières sur la question et pour examiner la validité des analyses. Le propos de l'ouvrage est bien plus vaste puisqu'il commence par intégrer le Liban dans le cadre régional de deux décennies tumultueuses

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOU

Glamour, glamour...



D.R.

Mes amis, quel ennui. Le glamour n'est plus ce qu'il était. Les actrices croqueuses de diamants sur canapés de caviar, les épaules nues au-dessus d'une étole de vision argenté, foulant le tapis rouge au bras d'un milliardaire américain, une nuée de photographes aux trousseaux, c'est bien fini. Les amours tumultueuses à la Liz Taylor et Richard Burton avec réconciliation à grand coup de bijoux fabuleux, fini aussi. Les croisières de divas sur les yachts de rêve d'un armateur grec au passé sulfureux, n'en parlons plus. Marilyn Monroe dans une robe lamée ultra moulante susurrant d'une voix énamourée au président de la plus grande puissance du monde *Happy Birthday Mister President*, totalement impensable aujourd'hui. Et il y a longtemps qu'on ne fredonne plus *Diamonds are a girl's best friend*.

Au lieu de quoi, les cérémonies de remise des Oscars relèvent désormais moins d'une fête que d'une tribune politique avec pamphlet féministe ultra-radical, harangue écolo responsable et ode au commerce équitable.

Robe noire de nonne et visage tragique, les actrices nous expliquent qu'elles ne sont là que pour dénoncer les discriminations dont souffrent les minorités, le harcèlement des femmes et les problèmes des migrants, quand ce n'est pas le trou dans la couche d'ozone et le sort fait aux bébés phoques. Pas besoin d'insister, on avait bien compris qu'elles n'étaient pas là pour s'amuser. Nous non plus d'ailleurs, on ne s'amuse pas.

On se dit qu'il n'y a plus rien à attendre de Hollywood et que son usine à rêves a bel et bien fermé. Et si on regardait du côté des *Royals*? À Monaco, il faut reconnaître que depuis la mort de la merveilleuse Grace, le Rocher n'est plus ce qu'il était, les princesses ayant pris la fâcheuse habitude d'épouser Monsieur-tout-le-monde. Quand à la Cour d'Angleterre si attachée aux traditions, depuis la mort de Diana, fiancée timide et rougissante, *English rose* virginale et princesse des cœurs, elle accueille désormais des roturières raisonnables et même *Oh my God!* une actrice afro-américaine de 36 ans divorcée.

Ce n'est pas tout. À sa dernière apparition publique, Meghan arborait paraît-il un manteau qui soutient la lutte contre la maltraitance des animaux et un sac qui finance les vaccins pour les enfants défavorisés.

Ce n'est plus une garde-robe, mais un programme politique. Pour le glamour, il faudra repasser.



D.R.

(1990-2010), étudie ensuite la société libanaise dans sa globalité. Sa troisième partie, de loin la plus longue, trouve dans les élections successives (1992, 2000, 2009) le lieu privilégié de la mise à l'épreuve des conclusions formulées. Un précédent livre *Al-'Iftiraq wal Jam'* (*Dispersion et assemblage*) publié chez Dar an-Nahar (1996), groupait des études écrites et publiées entre 1984 et 1990. La visée se prolonge: saisir les constantes et les variantes libanaises. Le rythme soutenu des péripéties auxquelles nous assistons convie à en faire un chantier d'études permanent. Melhem Chaoul justifie ainsi sa publication: «*Sans doute le lecteur trouvera ici des textes d'un "temps révolu" qui étudient des faits et événements qui semblent dépassés. Mais il m'a en fait paru que la plupart des sujets traités sont actuels comme s'ils avaient dépassé leur temps et que la société libanaise se trouve encore confrontée aux mêmes questions et aux mêmes problématiques. Pour cette raison, je note que le tempo du progrès et de l'évolution au Liban est lent et que le contenu de l'ouvrage n'a pas perdu de son acuité.*»

La guerre irako-iranienne a entamé dès le début des années 1980 un processus de désintégration des Proche et Moyen-Orient. À peine terminée (1988), la première guerre du Golfe (1990-1991) prend le relais et une nouvelle alliance, arabe et internationale, se forme sous l'égide des États-Unis pour libérer le Koweït. Depuis, les initiatives guerrières se suivent alors que des élections décisives ont lieu en

Israël, en Cisjordanie et à Gaza, en Iran... et que la question palestinienne demeure irrésolue et assiste à sa rétrogradation malgré les prétendues médiations américaines. Les tensions, luttes et épreuves de force prennent le dessus dans toute la région et ne se contentent pas de servir d'arrière-plan.

Dans cet environnement instable, l'auteur cherche à dresser l'inventaire de la société libanaise après l'accord de Taëf (1989). Suite aux conflits armés internes et aux nouvelles données démographiques et économique-politiques, le rapport de forces s'est inversé dans le pays comme dans la région, ce qui a abouti à «*fissurer et désagréger le tissu social libanais*». Sur le plan démographique, la décroissance chrétienne fait face à une poussée musulmane. Au niveau économique, on voit se manifester, dans la traînée de la mondialisation, un nouveau type de capitalisme libéral dont le pouvoir financier surpasse grandement toute accumulation interne de capital. Au niveau du pouvoir, on passe d'une domination

politique à hégémonie chrétienne à une autre à hégémonie musulmane. Tout ceci en l'absence de construction d'un État intégrateur et organisateur cherchant à appliquer la Constitution, à soumettre aux lois les nouvelles conduites économiques et financières, à assurer la protection des citoyens et des catégories sociales lésées, mais à l'ombre d'une tutelle syrienne omniprésente, militaire et politique. Le retrait de 2005 n'aidera pas beaucoup à la paix et à l'édification de la démocratie vu les permanences et mutations du contexte.



Al-'ibbat, cet état d'abattement ou de déprime qui conduit à désespérer de la chose publique.

L'effet conjugué de ces prémisses est la désintégration profonde des structures sociales et le chambardement de l'échelle des valeurs qui soutient les relations intercommunautaires. D'où le malaise dans les rangs chrétiens et un repli sur soi, ce qu'on a nommé *al-'ibbat*, état d'abattement ou de déprime qui conduit à désespérer de la chose publique; état que connaîtront *mutatis mutandis* d'autres communautés en des circonstances ultérieures.

FARÈS SASSINE

Signature le vendredi 9 mars à 16h30 au Salon du livre d'Antélias, stand des éditions Sa'er el-Machreq.

Questionnaire de Proust à Christine Jordis



D.R.

Née en 1942 à Alger, Christine Jordis est une écrivaine, journaliste et éditrice française. Elle a été responsable de la littérature anglaise au British Council puis directrice de la fiction anglaise chez Gallimard. Membre du jury du Prix Femina, elle a à son actif plusieurs ouvrages remarquables dont *William Blake ou l'infini*, *Gandhi* et *L'Aventure du désert*. Son dernier ouvrage, *Automnes*, est paru chez Albin Michel en septembre 2017.

Quel est le principal trait de votre caractère?
Le goût de la vérité.

Votre qualité préférée chez un homme?
Le courage.

Votre qualité préférée chez une femme?
La douceur.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?
La générosité.

Votre principal défaut?
L'impatience.

Votre occupation préférée?
Écrire.

Votre rêve de bonheur?
Être assise sous un arbre par un jour de ciel bleu.

Quel serait votre plus grand malheur?
Voir mes enfants souffrir.

Ce que vous voudriez être?
Ce que je suis (par sagesse!).

Le pays où vous désiriez vivre?
L'Angleterre.

Votre couleur préférée?
Le bleu.

La fleur que vous aimez?
La jonquille.

L'oiseau que vous préférez?
L'oiseau de paradis.

Vos auteurs favoris en prose?
Proust.

Vos poètes préférés?
Rilke, Baudelaire, Nerval.

Vos héros dans la fiction?
Mr. Rochester (*Jane Eyre*).

Vos compositeurs préférés?
Mozart, Beethoven.

Vos peintres favoris?
Rembrandt, Monet.

Vos héros dans la vie réelle?
Gandhi.

Vos prénoms favoris?
Clélia, Tristan.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
La fausseté, la tricherie.

Les caractères historiques que vous détestez le plus?
Marat, puis le trio Hitler, Staline et Mao.

Le fait militaire que vous admirez le plus?
La prise du Mont-Cassin.

La réforme que vous estimez le plus?
L.L.G.V.

L'état présent de votre esprit?
Ouvert.

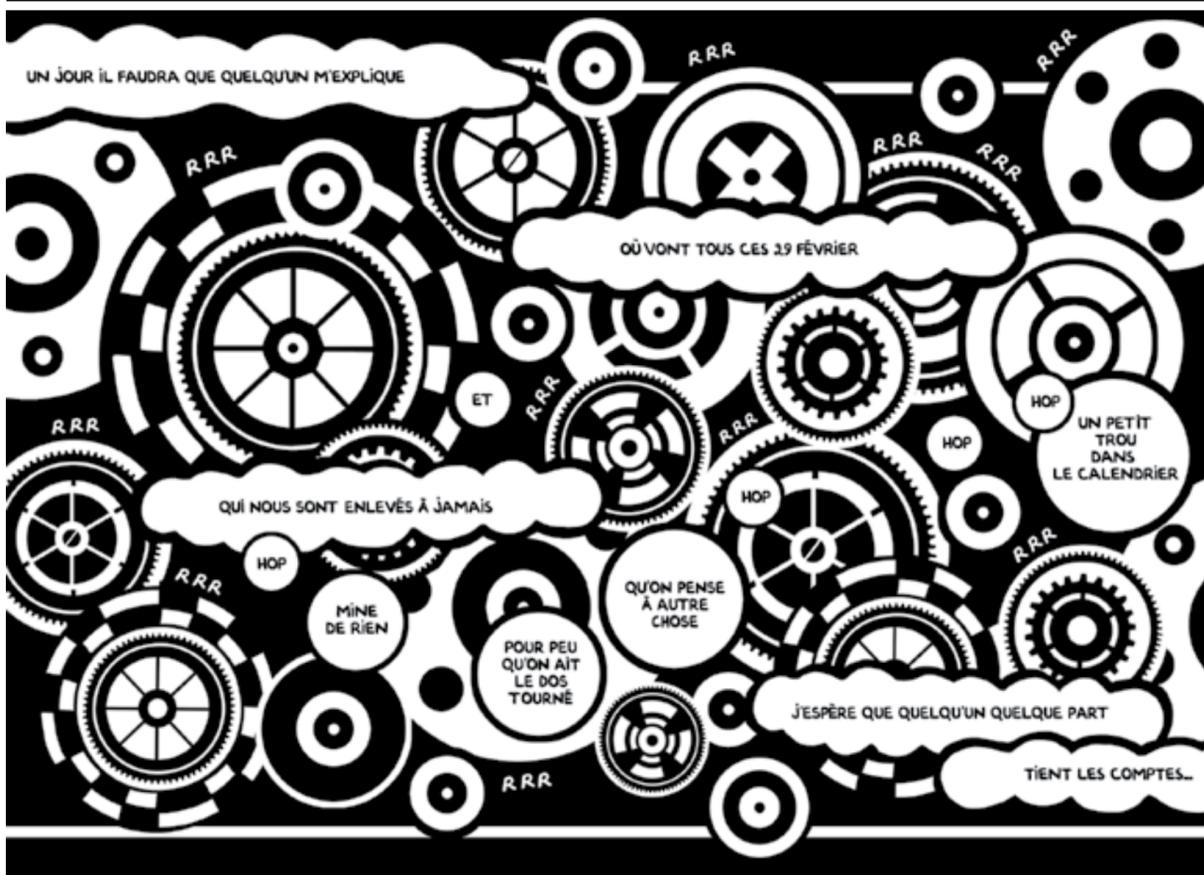
Comment aimeriez-vous mourir?
D'un coup.

Le don de la nature que vous aimeriez avoir?
La capacité à jouir de la vie.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence?
Le narcissisme.

Votre devise?
Honi soit qui mal y pense.

Zeina Abirached



CHIRAC, ASSAD ET LES AUTRES de Manon-Nour Tannous, préface d'Henry Laurens, PUF, 2017, 464 p.



Dans son ouvrage *Chirac, Assad et les autres*, Manon-Nour Tannous analyse les relations entre Paris et Damas depuis le départ des troupes françaises de Syrie en 1946 jusqu'au déclenchement de la Révolution syrienne en 2011. Son travail offre un éclairage indispensable pour la compréhension des relations franco-syriennes, en les inscrivant dans trois temps de leur histoire.

Rupture puis normalisation

Le premier temps s'étend de 1946 à 1976. Il est marqué par des tensions puis par une rupture en 1956 suite à la crise du canal de Suez. Les relations entre les deux capitales ne reprennent qu'en 1962, à la fin de la guerre d'Algérie et resteront froides jusqu'au milieu des années 1970. Sur l'agenda de Damas, sont à l'ordre du jour (et de la propagande) le nationalisme arabe, les discours « anticolonial » et la dénonciation des politiques mandataires de la France qui avaient détaché le sandjak d'Alexandrette (et le Liban) de

France-Syrie, ou la diplomatie du levier

la « patrie syrienne ». Du côté français, la méfiance et l'inquiétude sont de mise vis-à-vis d'une Syrie « arabe musulmane et puis socialiste » par opposition à son voisin libanais « chrétien et occidental ».

À partir du coup d'État de Hafez el-Assad en 1970, cette configuration évolue avant de changer radicalement, marquant le début du second temps.

Assad intervient dans les dossiers régionaux pour occulter les questions relatives à l'intérieur du pays et pour asseoir sur le plan international sa capacité de nuisance comme de stabilisation dans le Moyen-Orient. La Syrie devient incontournable pour les gouvernements successifs à Paris.

Assad et la politique du « pays tiers »

Entre les deux pays s'installe alors une relation sous forme rarement bilatérale. Elle se tisse souvent autour d'un pays tiers : le Liban de la guerre civile que l'armée syrienne



D.R. envahit et occupe à partir de 1976, le conflit israélo-arabe et la cause palestinienne que Damas essaie d'instrumentaliser, ou l'Iran isolé après 1979, dont le seul allié reste la Syrie.

Assad offre à la France, à travers son rôle régional central, la possibilité de s'imposer sur ces dossiers importants. En retour, il obtient une

reconnaissance qui renforce son régime de tyrannie, et une ouverture de portes sur l'Europe, voire sur l'Occident.

Peu à peu s'installe à Paris (à partir des années 1980) une conviction accompagnée d'une crainte de voir le président syrien redoubler de férocité s'il venait à être isolé. Cette conviction partagée par François Mitterrand puis par Jacques Chirac donne de facto le loisir à Damas de choisir les priorités dans l'agenda diplomatique. Elle octroie ainsi à Assad un rôle encore plus central dans l'échiquier politique moyen-oriental.

Et lorsque la succession présidentielle familiale en Syrie a lieu en 2000, Chirac (seul chef d'État occidental à se rendre aux funérailles d'Assad père) parraine Assad fils sur la scène internationale. Ce moment coïncide avec une entente franco-syrienne contre la guerre américaine en Irak en 2003. Tout semble augurer d'une phase nouvelle de la relation entre les deux capitales.

Bachar el-Assad et la nouvelle rupture

Toutefois, les relations se détériorent entre Paris et Damas aussitôt que Chirac appelle le jeune président syrien à desserrer l'étau sur le Liban dirigé par son ami Rafic Hariri. L'assassinat de ce dernier en 2005 inaugure un troisième temps dans l'histoire des relations franco-syriennes qui se solde par une rupture violente mettant fin à la « diplomatie du levier ».

Si Nicolas Sarkozy en 2008 renoue avec l'ancienne politique de dialogue pour « contenir la nuisance du régime », le déclenchement de la Révolution syrienne en 2011 et la répression féroce qui a suivi ont acté de nouveau un divorce qui se maintiendra sous François Hollande.

L'arrivée de Macron au pouvoir et son positionnement hésitant risque-t-il de mettre un terme à cette phase ? Rien n'est encore établi. Par contre, ce qui est sûr c'est que la tendance politique donnant la primauté aux « hommes forts » qui servent de gardes-frontières en Méditerranée fait son retour en France comme en Europe. Et c'est une mauvaise nouvelle pour les droits humains, la démocratie et le droit international.

ZIAD MAJED

À lire

Histoire de la Phénicie

Historienne de renom, Josette Elayi a enseigné à Beyrouth et à Bagdad avant d'intégrer le Collège de France. Elle vient de publier chez Perrin une *Histoire de la Phénicie* qui retrace l'épopée des Phéniciens, navigateurs et commerçants, inventeurs de l'alphabet, considérés comme « nos ancêtres ». Un essai passionnant !



Du nouveau chez Actes Sud

Parmi les nombreuses nouveautés en littérature étrangère chez Actes Sud : *L'Ombre du soleil* de l'écrivain koweïtien Taleb Alrefai, *La Mort est une corvée* du Syrien Khaled Khalifa, *Mille petits riens* de l'Américaine Jodi Picoult, et *L'Homme coquillage* d'Asli Erdogan, récemment emprisonnée par le régime turc. La dernière pièce de Wajdi Mouawad *Tous des oiseaux* sortira également le 7 mars dans la collection « Actes Sud-Papier ».

L'âme libanaise selon François Beaune

Dans la collection « Histoires vraies de Méditerranée » chez Elyzad, François Beaune publie *L'Esprit de famille* qui réunit 77 récits recueillis par l'auteur au Liban et qui montre la société libanaise dans toutes ses contradictions, à la fois libre et étouffée par le carcan communautaire ou clanique... Une approche à la fois littéraire et sociologique à découvrir.

Les oiseaux de David Malouf

Né en Australie d'un père libanais et d'une mère anglo-portugaise, David Malouf a reçu, entre autres, le prix Femina étranger 1991. Son dernier livre traduit en français, considéré comme son chef-d'œuvre, vient de paraître chez Albin Michel sous le titre : *L'Infinie patience des oiseaux*. La version originale, intitulée *Fly away Peter*, date de 1982. Mieux vaut tard que jamais !



Sainte Rita d'André Bonet

La belle biographie de sainte Rita par André Bonet vient de paraître en poche aux éditions Arterge. L'auteur y insiste sur l'extraordinaire « normalité » de l'existence de l'Italienne de Cascia, d'abord épouse et mère, puis veuve et religieuse augustine, avant de devenir « la sainte de l'impossible », vénérée dans le monde entier, notamment au Liban. À lire et à relire.

Alep gourmande

Après *La Recette d'où je viens*, Noha Baz, pédiatre de formation et gastronome par passion, sort un nouvel ouvrage aux éditions Noir Blanc etc. intitulé *La Nuit de la pistache : Alep, souvenirs et gourmandises*, qu'elle signera le jeudi 8 mars à 18h au Musée Mim, place du Musée, Beyrouth.

À voir

L'Inattendue

Après le succès de sa pièce *Le Crapaud*, dirigée par Berge Fazlian, Alexandre Najjar signe *L'Inattendue*, qui se jouera au théâtre Monnot du 5 au 22 avril 2018. Mise en scène par Lina Abyad, elle aura pour interprètes, entre autres, Donia Eden (qui avait brillé dans le film *The Traveller* de Hadi Ghandour), Josyane Boulos et Antoine Balabane. Billets en vente chez Antoine et au théâtre Monnot.



Mossoul, trois ans d'horreur dans une ville pluri-millénaire

L'ÉTAT ISLAMIQUE DE MOSSOUL. HISTOIRE D'UNE ENTREPRISE TOTALITAIRE d'Hélène Sallon, La Découverte, 2018, 280 p.

Hélène Sallon est journaliste au *Monde*. À partir de 2016, elle a couvert la reprise de Mossoul en se rendant régulièrement sur le terrain. Surtout elle s'est lancée dans une collecte de témoignages d'habitants sur les événements qu'a connus la ville depuis sa prise par l'État islamique en juin 2014. Elle a bénéficié en particulier des riches analyses d'un blogueur connu sous le nom de « *Mosul Eye* », un historien de formation qui a fait la chronique de ce qui se passait dans sa ville.



D.R. régime. Le clivage recoupe des données sociales, en particulier les ruraux venus dans la ville contre la vieille société citadine. Le nouveau pouvoir s'appuie sur la confiscation des biens et des revenus des groupes définis comme ennemis ainsi que sur le trafic des antiquités. Cela marche assez bien tant que l'État central continue de payer les traitements des fonctionnaires. À partir de l'été 2015, ce n'est plus le cas et les pénuries se multiplient.

Le projet de l'État islamique est de constituer un ordre social totalitaire. Tout est contrôlé, en particulier les tenues féminines. Cela implique l'emprise sur les universités qui cessent progressivement de fonctionner, sur le système médical. Le jihadisme est endoctriné aux enfants et aux adolescents. Les combattants et les sympathisants reçoivent des traitements privilégiés. Au fur et à mesure que la coalition multiplie les frappes ciblées dans l'agglomération, la suspicion se répand et les exécutions de suspects deviennent quotidiennes.

L'enquête permet de suivre le cours de l'existence d'un certain nombre de personnes, ce qui donne un aspect extrêmement vivant au livre. La résistance passive des familles exprime bien l'hostilité croissante

de la population : 90% des enfants ne vont plus à l'école à cause de l'endoctrinement jihadiste fondé sur l'insensibilisation à la violence et l'apprentissage de la cruauté : « *Les scènes d'exécution, de lapidation et de décapitation reviennent constamment dans les histoires des enfants.* »

Le livre se termine par la description des terribles violences qui accompagnent la reprise de la ville par l'armée irakienne. La ville et ses habitants sortent atrocement meurtris de ce conflit. Même si chez beaucoup, il y a la volonté de reconstruire les personnes et les bâtiments, les répercussions des trois ans de la domination de l'État islamique vont se faire ressentir sur plusieurs générations.

La question est de savoir si le jihadisme, profitant de l'éventuelle incapacité de l'État irakien à susciter un projet collectif, ne pourrait pas profiter du ressentiment d'une partie de la population pour revenir au pouvoir.

Ce livre, vrai exemple d'histoire immédiate intelligemment conçue, se lit avec un très grand intérêt en dépit des terribles atrocités qui y sont décrites. Sa lecture est à recommander.

HENRY LAURENS

LE POUVOIR SUR ORDONNANCE. CES DROGUÉS QUI ONT FAIT LE XX^E SIÈCLE de Tania Crasnianski, Grasset, 2017, 300 p.

La drogue et le pouvoir

Hitler, Churchill, Pétaïn, Franco, Mussolini, Kennedy, Staline et Mao ont eu, chacun, un médecin personnel qui s'est consacré entièrement et exclusivement à son patient. Dans son dernier ouvrage, Tania Crasnianski passe au crible la relation entre un patient si privilégié et son médecin. Une relation faite d'un « rapport d'interdépendance unique », de confiance, de fascination et d'admiration... De peur et de méfiance aussi parfois.

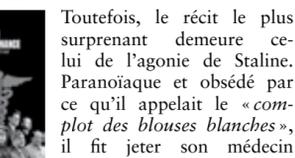
À une époque où la médecine n'était pas aussi avancée qu'aujourd'hui, ces chefs d'État, bien que souffrant de pathologies très différentes, ont tous reçu un traitement similaire largement basé sur la drogue et ses dérivés (amphétamines, morphine, opioïdes...). Trois d'entre eux (Hitler, Mussolini et Kennedy) étaient également soignés par des injections de testostérone.

Mais « nul n'incarne mieux, politiquement et en matière de psychotropes, les années 1960 que le président des États-Unis John F. Kennedy et son médecin, Max Jacobson, surnommé Dr. Feelgood ». De fait, Kennedy était « accro aux analogiques et aux drogues en tout genre ». Hitler l'était également, au point qu'en 1944, « l'homme est définitivement usé ».

Au fil des pages, la révélation du dossier médical de ces patients éclaire l'Histoire du XX^e siècle. À travers celui de Churchill, l'on revit les grands moments de la Seconde Guerre mondiale. À travers celui de Franco, l'on découvre les raisons qui ont empêché cet homme qui devait « en grande partie son pouvoir à Hitler et Mussolini » de s'engager dans ce conflit.

La sénescence de Pétaïn pousse certains « à le considérer comme sénile lors de l'armistice ». La vérité est plus nuancée : « Il y a des moments où Pétaïn joue de son âge et des moments où son âge se joue de lui. » Qualifié de « collaborateur immédiat » ou encore d'« éminence grise », son médecin Bernard Ménétrel put ainsi jouer un rôle politique de premier plan. Véritable « filtre du Maréchal », il ouvrait et traitait son courrier. Et nul ne pouvait rencontrer Pétaïn sans passer par son intermédiaire.

Certaines informations sont pour le moins inattendues. Les troubles de Mussolini seraient d'origine somatique. « Ses douleurs ne se révèlent-elles pas dans ses moments de stress intense ? Notamment lorsqu'il subit les humiliations du Fibrer. » Suite à la tentative d'assassinat de Claus Von Stauffenberg dite opération Walkyrie, Hitler eut, outre des blessures et des brûlures, « un tympan déchiré ».



Toutefois, le récit le plus surprenant demeure celui de l'agonie de Staline. Paranoïaque et obsédé par ce qu'il appelait le « complot des blouses blanches », il fit jeter son médecin Vladimir Vinogradov en prison. Quatre mois plus tard, le 1^{er} mars 1953, il fut retrouvé inconscient dans son bureau. En raison de son opinion sur les médecins, la crainte d'en faire venir un fut telle qu'il se déroula environ douze heures entre la découverte de son corps inerte et les premiers soins ! L'autopsie révéla qu'une « importante arthrosclérose au niveau du cerveau aurait altéré son jugement et augmenté son délire de persécution, influençant ses prises de décisions... Staline aurait perdu la notion du bien et du mal ». Atteint de la maladie de Charcot, Mao était également paranoïaque. D'une manière générale, « les risques des médicaments personnels des tyrans sont considérables ».

Et même lorsqu'ils ne sont pas au service de tyrans, ils sont souvent impopulaires. Jacobson a fait l'objet de rapports du FBI ainsi que de nombreuses critiques.

Après l'assassinat de JFK, sa secrétaire et son frère Bobby s'empresèrent de détruire ses dossiers médicaux. « Chez les Kennedy, tout est une question d'image » et celle du président est trompeuse... La photo du sportif au teint hâlé cache, en effet, une déficience du système immunitaire, une leucémie surmontée à l'âge de 13 ans, un enfant qui a reçu quatre fois l'extrême-onction, une « colonne vertébrale instable », quatre opérations du dos et surtout la maladie d'Addison : une destruction progressive des glandes surrénales qui entraîne, entre autres complications, une hyperpigmentation lui valant le nom de « maladie du bronze ». Interrogé à ce sujet, il a délibérément menti : « Une personne atteinte de la maladie d'Addison ne devrait pas se présenter à la présidence, mais je n'en suis pas atteint. »

Une étude publiée en 2006 établit que l'on peut diriger les États-Unis avec une « santé mentale vacillante ». Sur 37 présidents de 1776 à 1974, 18 (49%) présentaient un trouble psychiatrique.

Quel est l'impact de la maladie sur le pouvoir et doit-elle en empêcher l'exercice ? Cet ouvrage pose, d'un bout à l'autre, la question du respect du secret médical. Faut-il informer les citoyens de la santé du chef de l'État ? Faut-il considérer qu'ils ont le droit de savoir ? De nos jours, l'exigence de transparence est telle que « le secret médical risque d'être de plus en plus mis à mal ».

LAMIA EL-SAAD

Publicité



Manger juste !

aux éditions Larousse

« De savoureuses recettes pour allier plaisir et santé ! »

par Sabine MAZLOUM

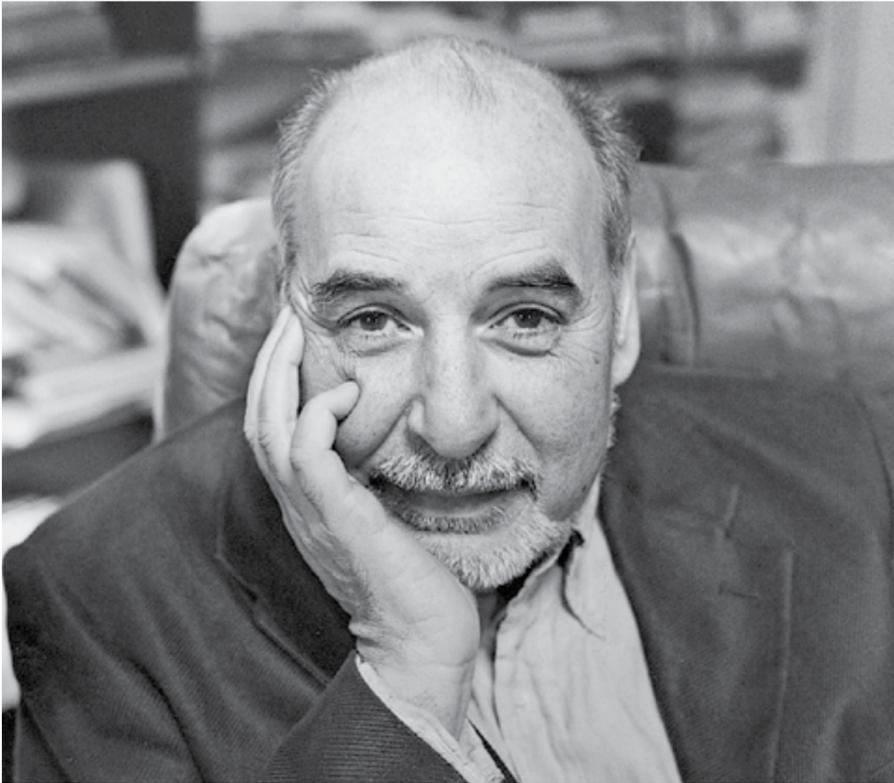
Prochainement disponible dans toutes les branches de la Librairie Antoine.

séance de dédicace le 23 mars à 17h30 à la Librairie Antoine - Beirut Souks

A.
Antoine

Tahar Ben Jelloun, les punis du roi

« Pour écrire La Puniton, pour oser revenir à cette histoire, en trouver les mots, il m'aura fallu près de cinquante ans. » Ce sont là les derniers mots du récit que Tahar Ben Jelloun vient de publier chez Gallimard. Et ils sont simples et directs comme un coup de poing. Aussi efficaces que l'écriture mate et sans emphase que l'écrivain a adoptée pour dire cette punition qui fut infligée à quatre-vingt-quatorze étudiants, en 1965. Dix-neuf mois de détention où chaque jour rimait avec humiliations, vexations, mauvais traitements, manœuvres ou travaux absurdes et inutiles, imposés de façon purement arbitraire à des jeunes dont le crime était d'avoir manifesté pacifiquement dans les rues des grandes villes du Maroc, d'avoir cru que la pratique démocratique n'était pas réservée à l'Occident mais avait aussi du sens sous le soleil du Maghreb. C'est le général Oufkir qui est alors aux commandes, celui-là même qui fut responsable des actes de torture qui tuèrent l'opposant Mehdi Ben Barka. C'est lui qui impose cet exercice du pouvoir dans toute l'étendue de sa vaine mais néanmoins terrible cruauté.



D.R.

Pour le lecteur, plongé avec effroi dans cet univers quasi-concentrationnaire, la dimension autobiographique du récit n'est pas affirmée d'emblée. Il peut penser que l'écrivain a recueilli les témoignages de ceux qui subirent cette punition pour les restituer à la première personne. Que le narrateur ne se confond pas nécessairement avec l'auteur. Mais les dernières lignes ne laissent plus planer le doute. Ben Jelloun a bien traversé cette épreuve, et peut-être n'a-t-elle pas été étrangère à l'engagement artistique et littéraire qui a été le sien, depuis le jour où il a enfin retrouvé la liberté.

Pourquoi avez-vous décidé d'écrire ce livre aujourd'hui, si longtemps après les faits ?

Je crois qu'il y a à cela deux

raisons. La première est que je voulais que les Marocains sachent ce qu'a été le Maroc de mes vingt ans. Aujourd'hui, on y jouit d'une certaine liberté, on peut s'exprimer sur quantité de sujets, des associations des droits de l'homme veillent. Mais c'était loin d'être le cas à l'époque où l'on pouvait se faire arrêter pour avoir simplement manifesté pacifiquement. La deuxième raison concerne les attaques que j'ai subies. On a prétendu que j'étais un serviteur du Palais, que j'y avais mes entrées. Jusque-là, je n'avais pas voulu brandir cette expérience comme un brevet de militantisme. Même si elle avait été extrêmement douloureuse : l'incertitude sur la durée de la détention, les humiliations psychologiques, l'extrême dureté des conditions matérielles, c'est très éprouvant de vivre ça à vingt ans. Ça peut vous

briser, vous faire perdre la foi dans l'avenir. Et puis advient ce coup d'État du 10 juillet 1971. Ce sont ceux-là même qui nous ont fait vivre ce calvaire qui l'ont fomenté et c'est une véritable tragédie qui s'accompagne d'une centaine de morts. Je suis bien placé pour savoir ce qu'ils auraient fait de notre pays si leur coup d'État avait réussi, sous quelle impitoyable dictature nous aurions basculé.

Compte tenu du caractère brûlant de ce que vous racontez, pourquoi n'avez-vous pas souhaité le faire plus tôt ?

Il est vrai que j'ai longtemps gardé des séquelles de cette terrible expérience, ne serait-ce que dans les insomnies qui ont été mon lot. Mais ça ne venait pas, mon écriture ne me menait pas vers ça, ou

seulement par quelques bribes qui apparaissaient ici ou là, dans certains de mes romans.

On est frappé par la précision de ce que vous relatez. Avez-vous relu des documents, ou des témoignages relatifs à cette époque avant d'écrire votre récit ?

Non, pas du tout. Ma mémoire m'a fait ce cadeau-là, de me restituer cette expérience avec une extraordinaire précision. Je n'ai pas eu besoin de mener d'enquête, juste de vérifier l'exactitude de certaines choses, des noms surtout. Peut-être l'écriture a-t-elle agi comme thérapie. Peut-être les insomnies qui m'accompagnent depuis si longtemps vont-elles progressivement disparaître...

Vous faites référence aux « punis

du roi » dont vous faisiez partie avec tous ceux dont le matricule commence par 103 000. De quoi s'agit-il ?

Rien n'est écrit, mais la mise au pas, le redressement, la punition, ont sans doute été dictés par le roi qui avait dû demander qu'on nous donne une leçon. Il n'était pas tolérable que des jeunes soient en rébellion. On nous percevait comme des « fils de famille » qu'il fallait mettre au pas. Parmi ces punis du roi, il y avait aussi par exemple un ingénieur agronome qui avait refusé un poste qu'on lui « proposait ». Il a passé deux ou trois mois avec nous avant de finalement rejoindre son poste.

Vous évoquez à plusieurs reprises les références littéraires et cinématographiques dont votre tête est pleine et qui vous aident à tenir.

Oui, c'est vraiment ce qui m'a permis de résister, ce qui m'a donné l'énergie et l'envie de ne pas me faire tuer. Je me repassais des films dans la tête, les images défilaient avec leurs dialogues ; comme cette scène de l'arrivée de l'aviateur dans *La Règle du jeu* de Jean Renoir. La femme qu'il aime ne vient pas l'attendre. Et cela se mélangeait avec le souvenir de la fille dont j'étais amoureux et qui m'avait quitté. Il y avait aussi Léo Ferré chantant Aragon, « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? », qui m'accompagnait beaucoup. Tout cela me permettait de m'évader et donc de tenir.

Un livre en particulier va avoir un rôle majeur : Ulysse de James Joyce.

Oui, c'est un livre épais que mon frère m'a envoyé ; il fait 900 pages et c'est ce qui me ravit au début. Je me plonge dedans, je n'y comprends pas grand-chose mais je me régale. L'histoire se passe à Dublin et c'est le récit d'une journée dans la vie de Leopold Bloom. Cet incroyable pari littéraire m'a non seulement donné l'envie d'écrire, mais m'a également ouvert des portes dans l'écriture : il m'a apporté la liberté et l'audace, celle d'aller jusqu'au

bout d'une idée qui peut paraître folle. Par la suite, je l'ai relu et plus d'une fois. C'est un livre qui a beaucoup compté pour moi.

Vous écrivez que l'idée du suicide vous a traversé l'esprit.

Oui, mais une seule fois. Je me souviens d'un poète français qui disait vivre « la mort en bandoulière », c'est-à-dire envisager le suicide comme une liberté possible si l'on ne veut pas courber la tête, si aucune autre solution n'est possible. Je ne voulais pas faire la guerre contre l'Algérie, cela me paraissait impensable de prendre les armes contre un pays frère. Et comme on nous faisait vivre sous la menace permanente, cette option m'a traversé l'esprit.

Un personnage connu, que vous serez amené à côtoyer plus tard, joue également un rôle dans votre détention : Régis Debray.

Un de nos camarades avait réussi à dissimuler une radio qu'il nous louait de temps en temps. Comme je voulais savoir ce qui se passait dans le monde, je la louais quand j'en avais les moyens et un jour, je tombe sur une nouvelle qui concerne un jeune philosophe français arrêté en Bolivie parce qu'il est l'ami de Che Guevara, et condamné à mort. J'ai d'emblée une grande sympathie pour lui et m'identifie fortement à lui. Je rencontrai Debray des années plus tard chez notre éditeur commun François Maspero et je lui raconterai le rôle qu'il a eu dans ma vie à son insu.

Comment votre livre est-il reçu au Maroc ?

C'est encore tôt pour le dire, mais il démarre très bien, beaucoup de journaux, radios et télévisions me sollicitent. Je crois qu'il suscite beaucoup d'étonnement et de surprise.

Propos recueillis par
GEORGIA MAKHLOUF

LA PUNITION de Tahar Ben Jelloun, Gallimard, 2018, 160 p.

Romans

À la guerre parfois pas comme à la guerre

INCIDENT SUR LA COLLINE 192 de Daniel Lang, traduit de l'américain par Julien Besse, éditions Allia, 2018, 128 p.

Le 16 novembre 1966, des soldats américains partent en mission de reconnaissance, d'une durée de cinq jours, sur un haut-plateau de la région côtière au sud du Vietnam. Leur objectif : détecter loin de leur base les activités, les caches et les bunkers de l'ennemi Viêt-Cong en évitant, si possible, de l'affronter. Les recrues viennent des quatre coins des États-Unis, ce sont des gars de l'Amérique « moyenne », nés et grandis dans les villes du Texas, de New-York ou du Wisconsin. Le plus gradé d'entre eux, le plus expérimenté, est aussi le plus jeune : Tony Meserve, 20 ans. Sous ses ordres, il y a Clark, les cousins Rafé et Manuel Diaz, Eriksson. Très vite, après l'examen des ordres de mission, le sergent annonce à ses hommes qu'ils allaient prendre « du bon temps », pour le « moral des troupes ». À l'aube, l'unité s'écarte de son parcours pour entrer dans un hameau ; les huttes sont fouillées ; dans l'une se trouve une jolie jeune fille avec une dent en or. Ils l'arrachent à sa famille et l'embarquent. La campagne exotique qu'ils arpentent change sans arrêt, l'une des recrues tire sur un animal confondu en contrebas avec un Viêt-Cong, ils finissent par établir un poste de commandement dans les hauteurs. Vers midi, Meserve déclare les réjouissances bientôt ouvertes, sonde l'entraîneur de ses hommes : un seul dit non, prévient qu'il ne prendra pas part à l'orgie, Eriksson. Ce refus lui vaut d'être traité de « pédale » et de recevoir une première menace de mort de son supérieur. Tous les autres obtempèrent, enthousiastes. Meserve est évidemment le premier à violer.

Image tirée de *Casualties of War* (titre original de l'ouvrage de Lang) de Brian De Palma, 1989. D.R.

Rafé Diaz, puis Clark muni de son couteau, puis Manuel Diaz, violent à leur tour, malgré les hurlements et les pleurs de la jeune fille qui résonnent dans la campagne alentour, trahissent possiblement leur présence furtive à l'ennemi. Eriksson ne peut pas la sauver ni la défendre à moins d'y laisser sa propre peau. Pire : c'est à lui que Meserve ordonne, sous peine de le tuer, la tâche de se débarrasser de la jeune fille. Eriksson refuse encore, tout comme les cousins Diaz. Sur la colline 192 où ils parviennent, où ils échangent des tirs avec des Viêt-Cong, Meserve et ses hommes attendent – redoutent en réalité, sauf Eriksson – l'arrivée prochaine des renforts en hélicoptère. La jeune fille, dès lors, ne peut plus vivre : sa présence parmi les camarades de l'unité n'a aucune justification, son corps même est « la preuve en chair et en os » de leur forfait. Clark se dévoue pour la poignarder à mort.

Daniel Lang, l'auteur de ce long reportage paru d'abord dans le *New Yorker*, décrit la gradation des faits de violence avec une finesse et une

sobriété exemplaires, qui disent sans jamais édifier, combien l'acte monstrueux se construit – ici, notamment, par les logiques conjointes de la guerre, de la virilité de groupe et des représentations racistes – plutôt qu'il ne découle d'une simple disposition naturelle des hommes pour le mal. Lang rapporte aussi les suites du meurtre de la jeune Vietnamienne, c'est-à-dire la volonté intrépide d'Eriksson de dénoncer ses camarades non pas auprès de sa hiérarchie militaire « mais contre elle », contre son indifférence, son acharnement à protéger ses recrues, même les moins défendables, dans un climat de contestation de l'engagement américain au Vietnam. Si, grâce aux nouveaux relais d'Eriksson au sein de l'armée, le droit finit par triompher en pleine expédition impériale, la justice n'aura été que partielle : tous les condamnés de ce

crime de guerre (si courant alors et si rarement puni) verront leurs peines de prison allégées. C'est seulement au moment du procès qu'Eriksson apprend le nom de celle dont il n'a cessé de vouloir défendre la mémoire, Mao.

OLIVER ROHE

QUAND DIEU APPRENAIT LE DESSIN de Patrick Rambaud, Grasset, 2018, 288 p.

« Tu transportes un mort ?
- Ne crains rien. Ce n'est pas vraiment un mort, c'est une idée. »

Ainsi parlait le tribun (gouverneur de l'une des îles de la lagune de Venise) Rusco, de retour d'une expédition à Alexandrie pour en ramener la momie de Saint Marc pour le compte du doge de Rialto. Rien de mieux que d'inventer une légende fondatrice, quoi de plus efficace que les restes du célèbre évangéliste pour résister aux ambitions de Rome sur la cité commerçante : Marc contre Pierre. « Idée » géniale, pari gagné *ad aeternam* puisque même si l'indépendance de la cité des doges n'est plus, la basilique Saint Marc n'en finit pas d'attirer des millions de touristes chaque année, pèlerins d'un nouvel âge qui défilent après les croyants des siècles passés, souvent malades en quête d'un miracle et qui grouillent dans le roman passionnant de Patrick Rambaud, *Quand Dieu apprenait le dessin*.

L'auteur de *La Bataille* (Prix Goncourt et prix du roman de l'Académie française, 1997) choisit un titre énigmatique qu'il essaie d'expliquer en préambule : « Dieu était encore malhabile pour dessiner cette période brute, violente, mal sortie des brumes (...) Nous étions à l'âge des ténèbres, alors il barbouillait des personnages élémentaires et grossiers. » Mais même sans être sûrs que le Créateur a amélioré sa copie depuis, nous faisons dans ce IX^e siècle une première incursion du côté de Mayence qui permettra à Rusco, aussi et surtout marchand de soie, d'épices et d'esclaves, de plonger dans la violence et les superstitions d'une Germanie barbare. Avec Thodoald, un moine cynique, ils constatent qu'au Nord des Alpes, « les choses sont bien troubles », ils croisent des nonnes qui se

La fondation d'un mythe



D.R.

prostituèrent, des bandits sans pitié, une belle esclave criminelle, des abbés qui se saoulaient à mort, une reine pratiquant la magie noire, et le fils de Charlemagne dévot mais pires malheurs avec un roi qui pratique la sainteté (...). En guise de sainteté, c'est surtout le paradis des reliques et des superstitions, à tel point que deux lépreux finiront par guérir miraculeusement devant le soi-disant coude de Sainte Werentrude, malicieusement remplacé par... un fémur de porc. La panoplie des restes sacrés est éloquent : les langes de Jésus enfant, la verge momifiée de Moïse, l'éponge vinaigrée que les Romains tendirent au Crucifié, et les choses ont toujours été ainsi : Aaron, roi des Perses n'a-t-il pas offert à Charlemagne le Saint Nombri de Jésus qui le passa à son tour au pape Léon III ?

De retour à Venise, le ton change, la vision est reposante et nostalgique dans cette étendue d'eau verte et mouvante, « de l'émeraude au tendre, on note les taches mauves des bruyères, le chaume des toits, la masse blanche des églises en pierre

d'Istrie ». L'emplacement n'est pourtant pas de tout repos, l'eau où baignent ces îles protégées, enrichit et menace à la fois, et la lutte pour le pouvoir exacerbe aussi les passions même entre frères. Rustico qui croyait pourtant aux reliques avec la « modération » de quelqu'un qui a étudié le latin et le grec, accepte de mettre le cap sur une Alexandrie plus conviviale avec ses chrétiens et ses musulmans en cohabitation très possible, pour arracher aux coptes égyptiens les ossements vénérés de celui qui a fondé leur Église, pour eux, source de revenus et de légitimité à la fois. Avec des compagnons de voyage bien avertis, complices inattendus d'un lecteur moderne, le tribun de Venise usera, peut-être en bon commerçant, plus de la ruse que d'actes héroïques pour fonder le mythe de sa cité. L'ultime directive alliera comme il se doit un capitalisme naissant à un zeste de dévotion : « Nous courrons la terre de nos marchandises, nous créons de nouveaux besoins, nous amènerons de nouveaux produits. Nous n'écouterons plus que Saint Marc. »

JABBOUR DOUAHY

Son troisième livre et deuxième roman, *Un Certain M. Pikielny*, s'il n'a remporté aucun des grands prix littéraires 2017, a figuré dans toutes les listes et séduit à la fois la critique et les lecteurs. Le jeune François-Henri Désérable, 30 ans, est l'un des écrivains les plus doués de sa génération, sa carrière est en pleine ascension, et il a un parcours peu commun. Il n'appartient pas au sérail littéraire: provincial, à l'origine il était joueur de hockey sur glace professionnel! Son livre mêle habilement son histoire personnelle, celle de Romain Gary, et celle d'un personnage de *La Promesse de l'aube*, M. Pikielny, sur qui il a mené l'enquête, à Vilnius, autrefois Vilno, la capitale de la Lituanie où est né Roman Kacew, alias Romain Gary. Tête bien faite et bien pleine, au lieu de se laisser griser par le succès, Désérable aime à partir pour de lointains et aventureux voyages, afin de « rattraper le temps perdu ». Déjà, *L'Orient littéraire* l'a rencontré, et il a d'abord été question du Liban.

Parmi tous vos voyages, connaissez-vous le Moyen-Orient?

Seulement le Liban! En mai 2012, je me trouvais dans la salle d'embarquement de l'aéroport, à Paris, lorsque j'ai appris que mon premier livre, *Tu montreras ma tête au peuple*, pourtant un recueil de nouvelles, genre réputé « invendable » en France, allait être publié dans « La Blanche » chez Gallimard. À 25 ans, ce sont des choses qui ne s'oublient pas. Je partais pour Beyrouth, via Istanbul, pour voir une amie. J'ai passé dix jours dans le pays, principalement à Beyrouth, mais je suis aussi allé à Byblos. On dit Jbail, je crois. Ce que j'aime, à Beyrouth, ce sont les contrastes: on peut passer du Skybar avec ses mojitos à 12 dollars, aux quartiers populaires de Beyrouth-Sud. Je me suis aussi rendu à Sabra et Chatila, de sinistre mémoire, stupéfiant que ces camps existent encore et soient devenus de vrais quartiers. Du provisoire qui dure, en quelque sorte. On peut mesurer la pauvreté d'un quartier à tous ces fils électriques,

Un certain M. Désérable

François-Henri Désérable, 30 ans, est l'un des écrivains les plus doués de sa génération. Parcours atypique, provincial, ex-joueur de hockey sur glace professionnel, il a séduit à la fois la critique et les lecteurs avec *Un Certain M. Pikielny*.



© Joel Saget / AFP

piratés et raccordés. C'est le domaine du système D. J'ai rencontré un vieux Palestinien qui portait autour de son cou la clé de sa maison, là-bas, dans son pays, où il savait qu'il ne retournerait jamais. De tout cela, je suis ressorti ébranlé. J'ai raconté cette expérience dans *Quelques jours à Beyrouth*, un texte paru dans la revue *L'Infini* de Philippe Sollers. J'aime ces villes, comme Vilnius, où se lisent encore les marques du passé.

Vous aimez aussi les voyages au long cours, les aventures en solitaire?

En effet. J'ai arrêté ma carrière de hockeyeur pour barouder. Avant, je voyageais, mais je ne voyais rien des pays où je passais. Par exemple,

de novembre 2016 à mai 2017, je suis parti seul sur les traces de Che Guevara, de Cuba à l'Amérique latine, en moto, puis en auto-stop, en camion, en bateau... J'ai refait son voyage, à l'identique. Cela fera un récit de voyage à paraître dans la collection « Le sentiment géographique », chez Gallimard. Il s'appellera *Chagrin d'un chant inachevé*. La formule est du Che lui-même. Ensuite, j'ai sillonné les États-Unis en van pendant cinq mois. Et, à partir du 1^{er} août de cette année, durant trois mois, avec Alexandre Mirlesse, un ami diplomate en poste en République du Congo,

nous allons remonter l'Afrique en voiture, par l'est, du Cap au Caire. Ça aussi, ça devrait devenir un livre.

Plus de romans pour l'instant?

Non. J'ai décidé de faire une pause. J'essaie de rattraper le temps perdu! Avant, je n'avais jamais fait de voyages au long cours. Quand j'étais hockeyeur, mon métier

« Ce que j'aime, à Beyrouth, ce sont les contrastes »

me prenait neuf mois par an.

Le hockey, comment est-ce arrivé?

Je suis quasiment né sur des

patins à glace. À Amiens, comme Emmanuel Macron! J'ai aussi fait mes études secondaires à La Providence, comme lui, quelques années après. Mon père était hockeyeur. Je n'ai pas eu de jeunesse. À 18 ans, j'ai commencé en même temps mes études de droit à la fac, ma carrière de hockeyeur professionnel, et l'écriture. Au fond, j'ai toujours vécu de mes passions.

L'écriture, vous l'avez découverte en même temps que la lecture, d'une façon plutôt originale?

En 2005, donc, j'étais à la fac de droit, à Amiens, qui était alors à la pointe de la contestation contre je ne sais quelle mesure prise par le gouvernement Villepin. L'université était bloquée. Je ne savais pas quoi

faire. Je suis allé tuer le temps à la Bibliothèque Louis Aragon. Je ne savais même pas qui c'était, Aragon. Dans ma famille, on n'était pas de grands lecteurs. J'ai pris un livre au hasard, *Belle du seigneur*, d'Albert Cohen, et ce fut une révélation. Tout de suite, je suis devenu un gros lecteur, en autodidacte. Boulimique, je voulais rattraper le temps perdu, déjà. Et, en même temps, j'ai commencé à écrire. Je n'avais pas d'échelle de valeurs, personne pour m'aiguiller. Je ne connaissais absolument personne dans le milieu littéraire. Et puis, par hasard, dans un café, j'ai rencontré Clément Bénech, qui est devenu depuis un ami proche. Il était en train d'écrire, lui aussi. Nous avons commencé à discuter. C'était la première fois que je parlais de littérature avec quelqu'un. Aujourd'hui, je lui fais lire mes manuscrits et j'écoute ses avis.

Comment avez-vous été publié?

J'avais fait fabriquer quatre exemplaires du manuscrit de *Tu montreras ma tête au peuple* et les avais envoyés chez Gallimard, Flammarion, Verdier et Grasset. Avec l'intention, en cas de refus, d'aller les récupérer, et de les expédier à d'autres éditeurs. Et, en fait, c'est de chez Gallimard qu'on m'a appelé en premier, Jean-Marie Laclavetine, qui est mon éditeur depuis.

Quel regard portez-vous sur vos trois premiers livres?

J'essaie de faire les livres que j'ai envie de faire, en prenant mon temps. Ensuite, ils vivent leur vie, et cela ne me concerne plus. Là, durant ma « pause romanesque », je vais travailler pour le cinéma. Les droits de mon premier roman, *Évariste* (Gallimard, 2015) ont été vendus. Je vais coécrire le scénario et, peut-être, réaliser le film. Je suis fan de cinéma, même techniquement. Devenir réalisateur, ce serait un rêve, une autre aventure.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE PERRIER

UN CERTAIN M. PIKIELNY de François-Henri Désérable, Gallimard, 2017, 272 p.

Roman

Les avatars de l'esclavage

UNDERGROUND RAILROAD de Colson Whitehead, traduit de l'anglais par Serge Chauvin, Albin Michel, 2017, 416 p.

« La race blanche croit, croit de tout son cœur, qu'elle a le droit de confisquer la terre. De tuer les Indiens. De faire la guerre. D'asservir ses frères. S'il y avait une justice en ce monde, cette nation ne devrait pas exister, car elle est fondée sur le meurtre, le vol et la cruauté. »

Ainsi s'exprime l'un des personnages d'*Underground Railroad*, roman couronné par deux des plus prestigieux prix littéraires américains (le National Book Award en 2016; le Pulitzer en 2017), et dans lequel Colson Whitehead se penche sur l'héritage écrivain, omniprésent, de l'esclavage aux États-Unis.

Cora est une jeune esclave sur une plantation de coton en Géorgie. Orpheline de père, abandonnée par sa mère à l'âge de dix ans, violée peu après sa puberté, elle ne connaît de la vie que le labeur exténuant et les maltraitances, flagellations et tortures quasi routinières. Lorsque Caesar, l'un de ses compagnons de misère récemment acheté par le propriétaire de la plantation, lui propose de s'enfuir vers les États abolitionnistes du Nord, elle hésite, refuse – elle a déjà été témoin des châtiments terribles réservés aux esclaves évadés –, mais décide enfin, à l'instar de sa mère, de risquer sa vie pour conquérir la liberté.

Jusque-là, il semble qu'il s'agit d'un simple roman historique. Or, Colson Whitehead n'hésite pas à s'écarter de la réalité pour la faire basculer dans le mythe, tout d'abord en matérialisant le Chemin de fer clandestin (*Underground Railroad*, en anglais), ce réseau de routes secrètes et de planques permettant aux Noirs de fuir les États



D.R.

esclavagistes pour se réfugier au Nord ou au Canada, souvent avec l'aide de militants abolitionnistes, et qui devient ici une véritable voie ferrée souterraine avec ses gares, chefs de gares et conducteurs.

Traquée par un chasseur d'esclave, Cora s'enfuit d'un État du Sud à un autre, découvrant dans chacun l'une des formes possibles que peut prendre la subjugation des Noirs par les Blancs. Car, dans l'univers parallèle de Whitehead, le Chemin de fer clandestin est plus qu'un moyen de transport d'un lieu à un autre: c'est également une sorte de machine pour voyager dans le temps, qui condense plus d'un siècle des relations entre ces deux races, transformant la succession temporelle en une contiguïté géographique. Ainsi, en passant de la Géorgie à la Caroline du Sud, Cora, tout en demeurant littéralement dans la même époque, c'est-à-dire peu avant la guerre de Sécession, passe d'un État esclavagiste à un autre abolitionniste, qui aurait dû exister un peu plus loin dans le futur et où les rapports plutôt chaleureux entre Noirs nouvellement affranchis et Blancs bien intentionnés qui soutiennent, éduquent et protègent les anciens esclaves, se révèlent cacher quelque chose de sinistre. En effet, les médecins

(blancs) de la ville exhortent les femmes noires à se faire stériliser et ont parfois recours à des pressions pour soutirer leur assentiment (pareilles procédures ont réellement existé durant la première moitié du XX^e siècle), tandis que des chercheurs inoculent la syphilis à des hommes noirs dans le but d'observer l'évolution de la maladie, ce qui rappelle l'Étude de Tuskegee menée entre 1932 et 1972 par le Service de santé publique des États-Unis qui, sous le couvert d'une prise en charge médicale gratuite, consistait à étudier l'évolution de la syphilis chez des hommes afro-américains initialement atteints par la maladie infectieuse, ceci sans les informer ni du diagnostic ni du fait qu'ils ne seraient jamais soignés.

Cora traversera d'autres États du Sud et y verra différentes variantes du racisme (les idéologies de la suprématie blanche, les lynchages, etc.), qui, outre le fait qu'elles visent les Noirs, ont toutes en commun d'être causalement liées à la pratique de l'esclavage. En abolissant le temps pour faire coexister différentes périodes historiques dans une proximité géographique, Colson Whitehead dévoile un fait d'une éclatante évidence, mais que beaucoup ont tendance à oublier ou même à occulter: les multiples formes de subjugation et de discrimination dont souffrent les Afro-Américain, y compris celles actuelles, ne sont que des avatars de l'esclavagisme. Paradoxalement, la matérialisation du chemin de fer clandestin transforme celui-ci en une métaphore puissante, un fil rouge inconscient, refoulé, qui parcourt les conditions de vie successives des Noirs en Amérique et les relie toutes au crime originel, à savoir la capture et la déportation d'Africains pour en faire des marchandises et des outils.

TAREK ABI SAMRA

Essai

La Fontaine à l'heure de la récréation

LA FONTAINE, UNE ÉCOLE BUISSONNIÈRE d'Erik Orsenna, Stock/France Inter, 2017, 216 p.

C'est certes pas pour ajouter un ouvrage savant de plus à l'ample bibliographie consacrée à Jean de La Fontaine qu'Erik Orsenna a entrepris la rédaction du charmant *La Fontaine, une école buissonnière*. Invitant le lecteur à une « promenade » dans les pas du fabuliste et conteur, il livre sur la vie de ce dernier un récit attachant et faussement léger où se reflète son propre parcours. Et après tout, sans qu'il soit nécessaire d'avoir été comme Orsenna conseiller d'État ou membre de l'Académie française,

chacun retrouve chez La Fontaine quelque chose de soi, tant il débusque et révèle la nature humaine dans son universalité.

Commençons par la fin, pour mieux éclairer le début. L'épithète de Jean de La Fontaine est d'une modestie désarmante. Sous le titre « Épitaphe d'un paresseux », le fabuliste se décrit comme un oisif éthéré: « Jean s'en alla comme il était venu/ Mangea le fonds avec le revenu/ Tint les trésors chose peu nécessaire./ Quant à son temps, bien le sut dispenser:/ Deux parts en fit, dont il soulait passer/ L'une à dormir et l'autre à ne rien faire. »

Était-il réellement paresseux, l'homme qui a réinventé les fables d'Esoppe et les récits de l'Arioste pour les reverser en joyaux au trésor de la langue française? Bien curieuse est d'ailleurs la raison pour laquelle il s'est arrêté d'écrire les dernières années de sa vie: souffrant vraisemblablement de tuberculose avancée, il



Source Galliva.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

reçoit l'extrême onction de la main d'un jeune abbé qui le convertit et le

La Fontaine était, à cette époque de pouvoir absolu, payé pour flatter.

convainc de renoncer, pour le temps qu'il lui reste à vivre, à l'écriture et à la publication de ses contes et fables. On découvrira d'ailleurs à sa mort que le corps de ce libertain était entravé par un cilice. Pour ce qui est de la paresse, difficile d'en faire reproche à l'auteur de *La Cigale et la fourmi*, mais aussi du *Laboureur et ses enfants*, l'un des textes les plus beaux et les plus fins sur la valeur du travail, lui qui aura laissé à la postérité 243 fables d'une telle acuité qu'elles ont franchi les siècles sans prendre une ride, ainsi qu'une soixantaine de contes coquins, évidemment difficiles à inscrire aux programmes scolaires et donc forcément moins connus. On ne peut pas dire qu'il ne l'a pas retourné, son champ, et comme dit joliment Orsenna dans le cadre d'une émission littéraire: « Les mots, c'est du sol. »

Cependant, pensionnaire du tout puissant Fouquet, surintendant des finances sous Louis XIV, ami et

patron des arts et des lettres et bâtisseur du château de Vaux le Vicomte qui suscita la jalousie et la colère du roi et le fit tomber en disgrâce, La Fontaine était, à cette époque de pouvoir absolu, payé pour flatter. La disgrâce de Fouquet rejaillit sur le fabuliste, auteur d'un poème à la gloire de son mécène, intitulé *Adonis*, et d'un grand texte inachevé sur le fameux château. La Fontaine restera fidèle à Fouquet envers et contre tout, malgré une faiblesse de caractère que relève Orsenna mais en soulignant: « sauf pour soutenir Fouquet parce qu'il était son ami ». Sur le fameux Adonis, Erik Orsenna commente, merveilleux de transparence et de sincérité: « Ayant fort pratiqué la flatterie, aux temps miterrandiens où j'étais courtisan, et préparant depuis lors un florilège des plus belles jamais inventées, j'admire ces hyperboles. »

On sourira dans cet ouvrage au récit que fait l'auteur du libertinisme de La Fontaine. Le fabuliste, qui a épousé une jeune parente, Marie, et vit avec elle à Château-Thierry, l'abandonne souvent pour se rendre à Paris où il mène une vie de potache et fréquente des femmes « gentilles de corsage » (cette expression!). Livrée à elle-même, la jeune épouse se laisse courtiser par son cousin qui devient le meilleur ami de son complicité mari. Les ragots vont bon train, tant et si bien que La Fontaine se voit contraint, pour satisfaire l'entourage, de provoquer son soi-disant rival en duel. Il organise un semblant de combat, avec « deux épées rouillées », raconte Orsenna qui imagine les faux combattants célébrant avec Marie la fin de l'épisode autour d'une bonne bouteille.

Savoureuse, cette « École buissonnière » dédiée à Jean de la Fontaine a fait l'objet, l'été dernier, d'une série de 35 émissions sur France Inter qu'on peut encore réécouter en podcast sur le lien suivant: <https://www.franceinter.fr/emissions/la-fontaine-une-ecole-buissonniere>.

FIFI ABOU DIB